

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
 France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
 Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adressez toute la correspondance
 à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
 68, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

LES FUNÉRAILLES DE LORD ROBERTS A SAINT-OMER



LE CERCUEIL EST TRANSPORTE SUR UN AFFÛT DE CANON



LE PRINCE DE GALLES (X) SUIVANT LE CHÂR FUNÉBRE

On sait que c'est à Saint-Omer, dans la chambre de l'hôtel où il était descendu, que le maréchal lord Roberts a succombé il y a quelques jours. Avant d'être dirigée sur Boulogne, la dépouille mortelle du grand soldat britannique traversa la ville, transportée sur un affût de canon. Des détachements des régiments indiens, britanniques et français rendirent les honneurs sur le passage du cercueil. Le prince de Galles, récemment arrivé en France, assistait aux obsèques du maréchal.

Ayuntamiento de Madrid

La journée

du 22 Novembre (112^e de la guerre)

A part quelques canonnades où notre artillerie domina, la journée a été calme sur tout le front.

Le prince Auguste-Guillaume, quatrième fils du kaiser, a été grièvement blessé dans un accident d'auto.

Une discussion s'est engagée au Sobranié sur la possibilité et les conditions d'une intervention de la Bulgarie.

La situation militaire

On me téléphone hier soir :

« — Il paraît qu'ils ont percé. »

Je commence par rire dans l'oreille de mon interlocuteur.

« — Ah! bah! Et où donc? »

« — Je ne sais pas trop; du côté de Soissons. »

« — Et puis après? »

« — Est-ce que Paris est en danger? »

« — Est-ce que vous avez envie de filer encore? »

Et je raccroche vivement mon récepteur.

C'est ainsi que des nouvelles suspectes se répandent de temps en temps. Avant-hier, on annonçait la défaite des Russes en Pologne. D'où sortent ces bruits? Il ne manque pas encore, à Paris, de gens louches, résidus de l'espionnage, qui, en passant, jettent dans la bouillotte d'un barbier une fausse nouvelle; la surveillance de la police n'a pu encore en débarrasser Paris. Mais il y a surtout trop de gens pessimistes, disons le mot, trop de froussards, qui voient tout en noir et qui tremblent du matin au soir. Ils trouvent toujours dans les communiqués quelque chose d'inquiétant, ils ne seront rassurés que lorsque les Allemands auront repassé la frontière, et encore!

Je me rappelle la stupéfaction, l'indignation même que nous éprouvâmes sur le front, quand nous apprîmes l'exode précipité des Parisiens, affolés par la marche de von Kluck. Nous ne pouvions admettre que Paris pût être enlevé d'un coup de main, l'événement l'a prouvé. Que l'organisation défensive de Paris n'ait pas été tout à fait à hauteur en août dernier, quoique les forts fussent armés et la garnison au complet, c'est possible; mais nos armées battant en retraite étaient intactes, et avant d'attaquer Paris il fallait bien que les Allemands en décousent encore avec elles.

Pour rassurer les trembleurs, on peut leur affirmer qu'actuellement le camp retranché de Paris est formidablement défendu. La ligne avancée, avec ses tranchées et ses points d'appui organisés, est à plusieurs kilomètres des forts.

Et pour en revenir au cri d'alarme de mon correspondant : « Ils ont forcé », il faut bien comprendre ce que veut dire ce mot. Forcer une ligne de bataille, c'est y faire une brèche telle que les forces assaillantes puissent y passer en nombre considérable, séparant l'adversaire en deux tronçons incapables de se rejoindre.

Dans la situation actuelle, c'est par un choc d'armée sur un front de 50 à 60 kilomètres que pourrait s'opérer le forçement de l'immense ligne. Les Allemands l'ont essayé après la bataille des Flandres; s'ils avaient réussi, ils auraient renversé et brisé notre aile gauche tout entière. Ils vont faire peut-être d'autres tentatives sur d'autres régions; ils les feront avec une nouvelle armée. Toutes les actions de détail qui forcent soi-disant sur une localité, sur un bois, etc., n'ont aucune importance, et ces forçements, quand ils sont poussés trop loin, aboutissent à être pris dans une tenaille qui se referme, comme cela est arrivé à une division allemande du côté de Messines.

Ne nous préoccupons donc ni des bruits qui courent ni de la situation générale : celle-ci reste excellente, et, pas plus en France qu'en Pologne, les Allemands ne forceront la ligne des alliés, en attendant qu'ils soient forcés eux-mêmes et contraints à la retraite, prélude de la défaite finale.

Général X.

La marche sur Calais

LONDRES, 22 novembre. — Le Times note le silence significatif que la presse allemande observe actuellement au sujet de la marche sur Calais et constate que les efforts faits pendant cinq semaines par les Allemands pour atteindre Calais et Boulogne n'ont abouti pratiquement à aucun progrès.

Calme sur tout le front

Communiqués officiels du 22 novembre 1914

15 HEURES. — La journée du 21 a été calme sur la totalité du front. En Belgique, comme dans la région d'Arras à l'Oise, il n'y a eu que des canonnades intermittentes. Notre artillerie s'est montrée, en général, plus active que l'artillerie ennemie. Nos batteries ont réussi à démolir plusieurs lignes de tranchées allemandes. L'ennemi travaille d'ailleurs à en construire de nouvelles en arrière.

Journée calme également sur l'Aisne, en Champagne aussi bien qu'en Argonne, sur les Hauts de Meuse et dans les Vosges.

23 HEURES. — Dans la journée du 22, violent bombardement d'Ypres qui a détruit les halles et l'hôtel de ville.

Assez forte canonnade dans la région de Soissons et de Vailly. Sur le reste du front, rien à signaler.

• DERNIÈRE HEURE •

Un débat au Sobranié sur l'attitude de la Bulgarie

SOFIA, 22 novembre (Dépêche Havas). — Au Sobranié, au cours de la discussion en réponse au discours du Trône, M. Martinoff, chef du parti démocrate, déclare que la politique du gouvernement bulgare doit nécessairement se proposer la réalisation de l'unité nationale bulgare. Ce but, qui fut presque atteint par la guerre turco-bulgare, permettra, dit-il, de créer une Bulgarie satisfaite qui n'aura rien à réclamer à ses voisins, lesquels non plus n'auront rien à lui réclamer.

La pratique de cette politique peut se réaliser, soit par la guerre, soit par le maintien de la neutralité stricte et loyale. Le maintien de la neutralité, qui constitue un immense service rendu à certains voisins de la Bulgarie et à d'autres puissances, n'affranchit pas le gouvernement de l'obligation de se préoccuper de sa situation vis-à-vis des belligérants.

L'orateur demande donc l'ouverture de négociations avec les puissances de la Triple-Entente, négociations qui, espère-t-il, permettront de garantir la réalisation de l'unité bulgare.

M. Daneff se prononce également pour un accord avec la Triple-Entente dans le but d'occuper la Macédoine.

M. Sakizoff, leader des socialistes-réformistes, se déclare partisan de la politique qui tendra à la réalisation de l'unité nationale et qui facilitera l'entente balkanique. Le pays est résolu à garder la neutralité, mais cela ne doit pas empêcher le gouvernement de continuer les pourparlers diplomatiques en vue du règlement heureux de la question bulgare. En conséquence, M. Sakizoff demande la constitution d'un cabinet national qui aura la confiance de la nation entière et des deux groupes belligérants.

Le kaiser et ses diplomates

STOCKHOLM, 22 novembre (Dépêche Havas). — On mande de Berlin que l'empereur Guillaume a reçu samedi le comte Tisza en une longue audience, puis l'a invité à déjeuner.

Le comte Tisza eut ensuite plusieurs entretiens avec MM. de Bethmann-Hollweg et de Jagow.

Médecins auxiliaires

BORDEAUX, 22 novembre (Dépêche Havas). — Le ministre de la Guerre a fait signer par le président de la République un décret portant que les docteurs en médecine, les officiers de santé et les étudiants possédant au moins douze inscriptions de doctorat pourront, pendant la durée de la guerre, être nommés médecins auxiliaires sans avoir accompli une année de service militaire actif et sans avoir à satisfaire à l'examen d'aptitude.

Les listes des prisonniers français

Tout récemment, un journal de Paris a annoncé que le gouvernement allemand refusait, depuis quelques jours, de communiquer les listes des prisonniers français et menaçait de leur interdire d'écrire à leur famille si la France n'usait pas de juste réciprocité à son égard. Cette information est absolument inexacte. Le ministère de la Guerre envoie, tant par la voie diplomatique que par le bienveillant intermédiaire de la Croix Rouge française, toutes les listes des prisonniers allemands qu'ils possèdent, et il reçoit, par la même et double voie, de nombreuses listes de prisonniers français; il en transmet les noms aux familles intéressées par les dépôts des corps, et ces familles peuvent s'adresser, soit au bureau des renseignements au ministère de la Guerre, soit à l'Agence des prisonniers, à la Croix Rouge, 51, quai des Chartrons, à Bordeaux, qui leur envoient tous les renseignements qu'ils ont à cet égard. De même, les prisonniers allemands sont autorisés à correspondre avec leur famille dans les mêmes conditions que les prisonniers français.

Un croiseur turc bombarde une ville russe

PÉTROGRAD, 22 novembre (Communiqué de l'état-major de l'armée du Caucase, 20 novembre). — Le croiseur Hamidieh, accompagné de torpilleurs, a fait son apparition devant Tuapsé. Il a ouvert le feu sur la ville et lancé 125 projectiles environ. L'artillerie russe a immédiatement riposté par un feu très efficace. Nous avons eu trois soldats blessés. Une sœur de charité a également été blessée. Parmi les habitants, il y a eu un tué et une dizaine de blessés. Les dégâts matériels sont insignifiants.

Dans la direction d'Erzeroum, une de nos colonnes marque d'importants progrès. En amont de Juzveran, nos avant-postes continuent à talonner les Turcs. Sur les autres points, on ne signale aucune activité.

Des mines sur le littoral russe de la mer Noire

PÉTROGRAD, 22 novembre (Dépêche Havas). — On annonce officiellement que le littoral russe de la mer Noire, sur une distance de 20 lieues, est miné en de nombreux endroits. L'entrée et la sortie des navires des ports russes de la mer Noire, des embouchures du Dniéper et du Bug, ainsi que du détroit de Kertch, sont absolument interdites pendant la nuit.

Agression contre un navire postal monténégrin

BRINDISI, 22 novembre (Dépêche de l'Information). — Dans la matinée de samedi, un navire postal monténégrin, qui fait le service du lac Scutari, a été l'objet d'une vive fusillade, quelques minutes après avoir quitté la douane de cette ville.

Les auteurs de cette agression étaient des Albanais postés sur la rive occidentale du lac, au pied du Tarabosch.

Un voilier turc capturé

ATHÈNES, 22 novembre (Dépêche Havas). — Un cuirassé anglais a capturé un voilier turc à bord duquel se trouvaient deux officiers allemands déguisés et qui se rendaient à Smyrne.

Ces deux officiers ont été faits prisonniers et conduits sur le vaisseau-amiral des alliés.

L'ancien maire de Rome parle en faveur des alliés

ROME, 22 novembre (Dépêche Havas). — M. Nathan, ancien maire de Rome, a fait une conférence, au théâtre Costanzi, devant une très nombreuse assistance.

L'orateur, parlant en faveur d'une intervention de l'Italie dans la guerre aux côtés des puissances de la Triple-Entente, a opposé dans un frappant parallèle « les trois empires qu'a pervertis l'esprit autoritaire », savoir la Prusse, l'Autriche et la Turquie, à toutes les puissances qui luttent actuellement avec héroïsme pour le triomphe de la liberté.

Pas de boîtes d'allumettes dans les colis postaux

Les expéditeurs de vêtements chauds adressés à l'armée sous forme de colis postaux introduisent parfois, dans leurs envois, des boîtes d'allumettes non amorçables, en particulier des allumettes bougies. Ceci a été constaté à diverses reprises, à l'occasion de colis mal conditionnés ou éventrés qu'il fallût réemballer. Une semblable pratique présente des dangers évidents et peut être cause d'incendies survenus en cours de transport.

Comme il s'agit de l'intérêt de tous, il suffira d'attirer l'attention sur ces faits pour en éviter le retour, sans qu'il soit nécessaire d'ajouter qu'ils sont interdits et que leurs auteurs s'exposeraient à des pénalités.

Une sanction

J'ai reçu de nombreuses lettres de professeurs, d'officiers, de parents d'élèves, car il semble que l'on prenne partout un vif intérêt à la réorganisation de l'éducation physique dans les établissements d'instruction... Je devrais peut-être dire : à son organisation, si j'en crois le principal d'un collège de la région du Centre qui m'écrit malicieusement : « La réorganisation ?... Etait-elle donc organisée ?... Je ne m'en étais jamais aperçu. » Et il ajoute, en manière d'explications : « Mon professeur de gymnastique est un digne commerçant quinquagénaire qui touche trois cents francs par an pour venir faire au collège (où il n'y a ni agrès ni salle de gymnastique) trois heures de classe par semaine. » Il est certain que, en fait, d'organisation, c'est un peu court, et si un tel régime n'est qu'exceptionnel, les exceptions apparaissent beaucoup trop nombreuses.

Des remèdes énergiques s'imposent. On n'attend pas que j'en présente ici l'exposé avant d'en avoir fait part au ministre de l'Instruction publique, qui vient d'ailleurs de manifester si clairement son désir d'améliorer l'état de choses actuel. Il est un de ces remèdes, toutefois, qui ne sera point applicable tant que l'opinion ne se sera pas prononcée sur sa valeur, et c'est pourquoi je n'hésite point à en communiquer le principe au public dès aujourd'hui. Voici ce que m'écrit M. Jules Wogue, professeur au lycée Buffon : « L'enseignement de la gymnastique, théoriquement obligatoire dans tous nos lycées et collèges, pratiquement (et pour bien des motifs), y est délaissé. Comment lui rendre une vitalité que beaucoup de bons esprits, surtout dans les circonstances actuelles, jugent indispensable ? Il y aurait un moyen : ce serait d'instituer au baccalauréat une épreuve de culture physique. Les modalités en seraient déterminées par une commission ministérielle. Cette épreuve serait facultative, pour que les familles ne puissent crier à la tyrannie. Elle comporterait l'attribution d'un certain nombre de points (par exemple en 5 et 10) assez élevé pour tenter les aspirants techniciens, assez faible pour ne pas compenser l'insuffisance littéraire ou scientifique des candidats. »

Telle est la proposition de M. Jules Wogue. Si l'on veut savoir ce que j'en pense, je dirai que j'y adhère résolument, bien que sans enthousiasme. Résolument, parce que ce sera le moyen le plus pratique et le plus rapide de faire admettre par le gros de la nation l'utilité de la culture corporelle. Il pèse à cet égard sur nous un terrible poids mort fait de traditions lointaines et de négligences invétérées. Je suis surpris des résistances que je rencontre parfois dans certains cerveaux de pédagogues, résistances inavouées, mais profondes. Les vieilles idées sont installées dans ces cerveaux d'une façon qui rappelle l'installation des Allemands dans leurs tranchées. On les sent cramponnées avec un entêtement formidable et presque irraisonné. Contre ces résistances-là, la seule sanction efficace sera l'avantage direct accordé aux examens à ceux qui se seront affranchis de préjugés séculaires et auront placé le souci de la culture corporelle au rang lui convenant.

Mais si mon adhésion ne comporte point d'enthousiasme, c'est qu'il s'agit d'un pis aller et que, aujourd'hui comme il y a vingt-cinq ans, je trouve un peu humiliant pour l'humanité de devoir recourir à des procédés de pression là où la conviction personnelle devrait être un rouage suffisant. En ce temps-là, je m'inquiétais de découvrir aux Etats-Unis les premières manifestations d'intervention autoritaire, et je me souviens d'avoir, dans mon livre *Universités transatlantiques*, dénoncé le péril de cette réglementation à tendances germaniques qui s'opposait, à mes yeux, au noble épanouissement de la liberté anglaise dans le domaine de l'éducation physique.

Cette déclaration de principes émise, je soumetts au public, en la contresignant, la proposition de M. Wogue, et je sais déjà, en province, un recteur sportif qui, non moins attaché que moi aux idées de liberté, y adhère également.

Pierre de Coubertin.

Le quatrième fils du kaiser victime d'un accident d'auto

LONDRES, 22 novembre (*Dépêche de l'Information*). — L'Exchange Telegraph reçoit de Copenhague :

« Suivant une dépêche de Berlin, le prince Auguste-Guillaume, quatrième fils du kaiser, a été grièvement blessé dans un accident d'automobile. Il aurait une jambe brisée et une blessure à la joue.

Echos

Chevalier ou chevalière ?

Tous ces espions qui se griment en femmes ne vont pas à la cheville du célèbre chevalier d'Eon, l'agent secret du roi Louis XV, escrimeur fameux et qui dupa de belle façon l'auteur du *Mariage de Figaro*.

Dragon, puis diplomate, le chevalier d'Eon se trouvait à Londres lorsqu'il fit habilement courir le bruit qu'il était une femme habillée en homme. Et, bien qu'une superbe moustache ornât son visage, toute une génération ajouta foi à cette singulière rumeur.

Bien mieux, Louis XVI pensionna la « chevalière d'Eon » à la condition formelle « qu'elle » reprît la cornette et la jupe. Mais « la chevalière » fut autorisée à porter sur son bavolet la croix que le dragon avait bravement gagnée.

Relativement à son sexe, les Anglais engagèrent de formidables paris. La chevalière, très amusée d'intriguer à ce point deux peuples, touchait volontiers la forte somme, mais affectait à l'égard des médecins la plus grande répulsion. La Révolution lui fut funeste ; d'Eon mourut à ses débuts, et son départ de cette terre passa inaperçu.

L'on a retrouvé, il y a une vingtaine d'années, son acte de décès, ainsi qu'un procès-verbal d'autopsie signé de trois médecins. Ce procès-verbal ne laisse aucun doute sur le sexe du chevalier d'Eon.

Le retour de l'or.

M. Maurice Ajam, ancien sous-secrétaire d'Etat, a écrit dans un journal bordelais :

Un percepteur de mon pays sarthois me disait, la semaine dernière, qu'un bon rentier lui avait apporté 20.000 fr. d'or pour acheter des bons du Trésor.

Si, comme c'était son droit, le percepteur a conservé l'or et payé le Trésor en billets, il a dû faire une bonne journée — sans parler de la commission de 200 francs (1 0/0) que l'Etat réserve à ceux de ses fonctionnaires qui font souscrire des bons du Trésor.

Au fond du clavier.

La guerre de mines est commencée. En Argonne, des tranchées ennemies ont été ainsi détruites, et l'ennemi a fait sauter la plus grande partie du village de Chauvencourt.

Ces nouvelles coïncident avec l'arrivée d'une lettre du front :

Priez pour nous. Nous sommes sur un volcan. L'ennemi mine sous nos tranchées ; nous allons au-devant de son forage en creusant plus profondément et en essayant, à notre tour, de faire sauter ses travaux de sape. Qui arrivera le premier ? L'événement est tout proche. — Mon capitaine, en cas d'accident, vous écrirait.

Ne vous semble-t-il pas que ces quelques mots résument toute notre époque pathétique ?

Des pruneaux, mais pas de prunes !

Les grosses prunes rouge sombre sont tombées sur le sol. Alors, on a ramassé les grosses prunes ; on les a fait cuire. Il y en a beaucoup, beaucoup, cette année. Leur préparation est maintenant terminée. Où iront-elles ? Toujours pas sur les cargos à destination de Hambourg.

Chaque année, à pareille époque, les cargos chargés à Bordeaux ces fruits savoureux et juteux : les prunes d'Agen. Mais les prunes d'Agen n'iront plus en Allemagne, et les Allemands regretteront déjà leur abstention. Comment vont-ils faire leur plum-pudding de la Noël ?

Quelques-uns, par d'insidieuses correspondances, s'efforcent de décider les exportateurs bordelais à leur expédier quelques bateaux de la nouvelle récolte. Voici l'une de ces lettres. Ecrite à Francfort, elle est arrivée à Bordeaux via San-Remo :

Très honoré monsieur, ces pauvres Français doivent être bien malheureux. Je les plains de tout mon cœur. Mais aussi, pourquoi faites-vous le jeu de l'égoïste Angleterre ? La misère doit être grande chez vous ! Ici, les affaires vont très bien et l'argent est abondant. En raison de nos anciennes relations, je veux vous aider un peu, dans l'embarras où vous devez être. Quel prix cotiez-vous, cette année, les 45 millimètres ?

(En gros, les prunes se vendent au diamètre.)

Notre compatriote a répondu :

« Je n'ai pas, cette année, de 45 à vous vendre, mais si vous voulez du 75, tout à votre service. »

MICROMÉGAS.

L'offensive allemande est arrêtée par les Russes

PÉTROGRAD, 21 novembre. — L'offensive allemande est arrêtée dans la région de Plock, bien qu'il y eût en ligne cinq corps d'armée et cinq divisions de cavalerie.

Les deux grands journaux militaires de Russie estiment que le résultat de la grande bataille de Pologne peut avoir une influence capitale sur la durée de la guerre.

On appelle ici l'effort des Allemands : « Le dernier coup de dé de Guillaume ».

L'énergie et la volonté de vaincre augmentent parmi les Russes. L'enthousiasme des troupes augmente chaque jour.

Ce que pense de l'armée russe le général von Hindenburg

COPENHAGUE, 21 novembre. — Le correspondant à Berlin de la *Neue Freie Presse* publie une interview avec le général allemand von Hindenburg.

Le chef allemand ne dissimule pas qu'il a affaire à des adversaires très dangereux. Les Russes, déclare-t-il, sont de bons soldats, très disciplinés. Mais leur discipline est aveugle et irréfléchie, tandis que celle des Allemands est spirituelle et morale (*sic*). L'armée russe, avoue-t-il, a beaucoup appris depuis la guerre contre le Japon.

Le général von Hindenburg prête ensuite à nos alliés les qualités qui sont précisément celles que nous avons reconnues dans le soldat allemand : il prétend qu'ils savent fort bien se retrancher, mais que comme ils ne pourront le faire en raison de la rigueur de la température, les chances ne tarderont pas à tourner mal pour eux.

Quant à la supériorité numérique des Russes, le général von Hindenburg déclare qu'elle ne l'effraie pas et conclut en déclarant que l'adversaire qui aura les nerfs les plus puissants sera celui qui vaincra.

Les habitants en fuite devant les armées russes

VENISE, 22 novembre (*Dépêche Havas*). — D'après les rapports reçus de Budapest, le nombre des fugitifs arrivant de la Bukovine et des districts des Karpathes menacés par le mouvement russe s'accroît chaque jour.

L'arrivée en masse des fugitifs de la Galicie et des autres provinces de l'Est commence à avoir une répercussion sérieuse à Vienne et à Budapest.

La *Zeit* invite instamment les habitants à contribuer à l'adoucissement des souffrances de ces malheureux, faisant remarquer qu'après tout, ils ne feront pour leurs propres concitoyens que ce que font la France et l'Angleterre pour les Belges, qui, pourtant, appartiennent à un Etat étranger.

Les civils expulsés de Cracovie

ROME, 22 novembre (*Dépêche Havas*). — Le gouvernement militaire de la place de Cracovie a publié l'ordre suivant, concernant la population civile :

Etant donné que la population civile de Cracovie n'obéit pas avec la ponctualité voulue aux ordres qui ont été donnés par le gouvernement militaire d'avoir à évacuer la ville, ce dernier se voit contraint d'avertir ceux qui ne se soumettront pas strictement à ces ordres, qu'ils seront soumis à la justice militaire et punis de mort après un jugement sommaire.

A la suite de cette ordonnance, une cinquantaine de mille Polonais se sont dispersés dans toutes les directions, ajoutant encore aux misères innombrables des réfugiés galiciens.

Les fugitifs de la Prusse orientale

COPENHAGUE, 22 novembre (*Dépêche de l'Information*). — Vingt mille fugitifs allemands de la Prusse orientale sont dirigés sur le Schleswig.

L'espionnage allemand

Les Allemands emploient tous les moyens pour pénétrer dans les lignes des alliés. C'est ainsi qu'il y a quelques jours, dans les environs d'Estaires, un prêtre allaft de maison en maison, demandant des adresses en vue de la distribution de tricots de laine aux troupes.

Conflant, chacun faisait de son mieux pour renseigner l'abbé. Celui-ci disparut bientôt après avoir promis l'envoi sans délai des chauds sous-vêtements. Nos soldats attendirent en vain ceux-ci ; mais, dans la soirée, ils reçurent une pluie d'obus bien dirigés sur les points les plus importants et désignés, sans aucun doute, par le faux curé qui n'était qu'un espion.

Afin d'éviter tout retard, prière de vouloir bien adresser toute la correspondance concernant le journal et tous les envois d'argent à l'administrateur d'« Excelsior », 88, Champs-Élysées, Paris.

"EXCELSIOR" EN BELGIQUE

Furnes, place de guerre

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL.]

Furnes, 19 novembre.

Parmi les paradoxes les plus étonnants surgis de la situation présente — et Dieu sait qu'il n'en manque pas ! — celui de « Furnes, place de guerre », n'est pas l'un des moins extraordinaires.

Les petites villes du pays flamand présentent des caractères communs; mais aussi chacune a sa marque particulière. Nieupoort évoquait sur la côte les rudesses de la vie maritime et les souvenirs des hardis geas de mer du temps passé; Dixmude était par excellence le centre agricole, la cité de gaieté douce et de bel accueil. Nieupoort et Dixmude ne sont plus qu'un amas de décombres.

Vue de la plaine, sous la perspective d'une voûte d'arbres, au bout d'un canal, ou simplement en pleins champs, la silhouette de Furnes ne s'oublie pas. Ses clochers, celui de Sainte-Walburge, celui de Saint-Nicolas, et la tour du beffroi, s'élancent hardiment dans le ciel, et dominent au loin l'horizon. Le tracé des rues est fantaisiste, sauf les quatre artères principales orientées suivant la direction des quatre points cardinaux, dont elles portent les noms.

Une petite ville bien paisible

La place est véritablement le cœur de la cité. Les clochers et les tours, les grands arcs-boutants de la nef et du chevet de Sainte-Walburge servent de fond de tableau aux élégants pignons décorés de la fameuse coquille, ornés de rinceaux, flanqués de tourelles en encorbellement, et arborant à leur sommet pointu des animaux ou des motifs emblématiques, dorés et luisants sous le soleil. Plus importante que les petites maisons régulièrement rangées, celle dite des soldats espagnols enferme une grande salle, et celle des officiers espagnols contient la bibliothèque et les archives. Le Palais de Justice, plus récent, ne jure pas, mitoyen avec le vieil hôtel de ville; l'entrée de ce joli monument passe sous un charmant petit portique, dont les arcs en anse de panier posés sur de fines colonnettes supportent un balcon léger. A l'intérieur, quelques toiles médiocres, mais convaincues, représentent de grands personnages; les murs sont tapissés de cuirs de Cordoue; le bourgmestre et les échevins trempent leur plume dans de petits encriers de plomb qui datent d'au moins deux siècles.

Depuis les temps lointains où les gens de Furnes volèrent au secours de l'antique Abbaye des Dunes menacée par les Gueux de Mer, où une bande de trois cents iconoclastes précipitèrent de leurs niches les statues du porche de Saint-Nicolas et démolirent la primitive basilique de Sainte-Walburge, dont il ne subsiste que peu de vestiges, Furnes avait joui du bonheur des gens et des villes qui n'ont pas d'histoire. Elle reçut au dix-septième siècle des fortifications que l'on ne tarda pas à raser. Elle demeure à peu près à l'abri des grands événements militaires. Telle elle était sous Albert et Isabelle, telle, à peu de chose près, elle nous apparaît encore aujourd'hui.

Les bourgeois qui l'habitent sont des gens éminemment paisibles.

— C'est une bonne petite ville que Furnes, disent-ils avec un sourire.

La vie y est facile. Pour peu que l'on ait un petit revenu, on n'arrive pas à le dépenser : il faut, pour cela, accomplir de longs voyages. Bien peu s'y décident; ils n'aiment pas à quitter leur maison.

Leur maison ! S'imaginer-t-on ce qu'elle représente pour eux ? Ils la soignent, la figoient jusque dans les moindres détails. L'art et le confort s'y donnent la main en un accord parfait. La propreté est méticuleuse, les cuivres et les bois frottés et luisants, les dallages resplendissants, les parquets astiqués. Il y a toujours un jardin avec une serre, où poussent des plantes étiolées et rares. Une certaine gourmandise régnante se révèle à des enseignes annonçant des spécialités gastronomiques : pains d'amandes, crâmes, biscottes et autres friandises.

Chacun a ses habitudes, ses occupations méthodiquement réglées. Les rues sont silencieuses. Il y passe des silhouettes de femmes enveloppées de mantos, aux heures où les cloches tintent dans les clochers.

Tout et tous respiraient là le bonheur tranquille, la prospérité, la paix, avec une pointe d'égoïsme satisfait. La guerre n'entraînait même pas dans le calcul des possibilités établi par les imaginations les plus dévergondées.

Cependant, elle éclata. A ce coup de foudre, la consternation fut générale. Encore pouvait-on espérer qu'en ce coin éloigné on n'en éprouverait que le contre-coup économique, et que le décor de Furnes ne servirait pas au théâtre des opérations. Deux longs mois, on lut fiévreusement les journaux, on aggrava de commentaires inquiets chaque fausse nouvelle répandue à plaisir dans le public par les agents de l'ennemi. Et un beau jour, la ville est subitement envahie par des bandes de jeunes gens qui doublent et au delà le chiffre de la population. Des trains les déversent à flots; d'autres arrivent pédestrement par les routes d'Ostende et de Coxyde. Ce sont les re-

crues que le gouvernement soustrait à l'emprise allemande.

Ces « bleus » se forment en rangs serrés sur la grand-place, qui en est noire. Ils sont en tenue civile; les uns ont des armes, d'autres le petit calot rond de l'infanterie. Ils portent des couvertures, des sacs de voyage, des lèchefrites, des marmites. Sans perdre de temps, on les inscrit dans la campagne environnante, en attendant qu'ils gagnent la France où leur instruction se complètera en toute sûreté.

Une fin d'après-midi de septembre : des gamins accourent sur la place, venant de la route de Durrkerke. Ils crient : « Les Français ! les Français ! » Derrière eux, une petite colonne débouche : un bataillon de territoriaux, une compagnie de douaniers, une batterie d'artillerie, un peloton de cyclistes. Nos hommes chantent la Marseillaise et le Chant du Départ, à voix contenue, mais avec une ferveur impressionnante. Une double haie se forme sur leur passage. Juste à ce moment, les recrues rentrent de l'exercice. Il s'élève une immense clameur : « Vive la France ! » A quoi les Français répondent de toute leur voix et de toute leur âme : « Vive la Belgique ! »

Le lendemain dévalent en trombe d'étranges autos grises, comme jamais les touristes estivaux n'en amenèrent. Ce sont des Anglais avec leurs mitrailleuses; ils viennent chasser les partis de uhlands qui courent le pays. Ils arrivent à point nommé pour disperser une bande de deux cents de ces brigands parvenus à quatorze kilomètres de la ville, où ils comptaient surprendre les recrues sans défense.

Peu à peu, les routes se garnissent de postes, aux passages de la voie ferrée, aux ponts. Des patrouilles de cavalerie de plus en plus nombreuses les sillonnent. Des colonnes de plus en plus imposantes traversent la ville. Beaucoup d'habitants se calfeutrent à domicile avec la pénible sensation de ne plus être chez eux. Les curieux guettent les trains qui passent bondés de troupes ou ramènent des convois de blessés.

Une petite ville bien encombrée

Désormais, plus un recoin qui ne soit encombré de chariots, de canons, de caissons, d'autos, tout cela boueux, terreux, décoloré. Plus une maison qui ne soit bondée de soldats sans cesse renouvelés : même le samedi, il est impossible de se livrer au nettoyage usuel ; c'est un désastre, un drame intérieur ! La grand-place est trop petite pour tout ce qui s'y presse. Des allées et venues ahurissantes, vertigineuses, que la nuit n'arrête pas, secouent les vitres et font trembler la maison. Les sirènes, les trompes ne cessent de hurler. De mornes colonnes de prisonniers allemands s'engouffrent sous de vastes portes cochères.

Depuis un mois, la voix des cloches est dominée par celle du canon tonnant sans interruption ici près, à Pervyse et à Ramsappelle, les deux boulevards de Furnes, qui ne sont plus que des charniers et des amas de ruines fumantes, mais qui tiennent bon.

Furnes elle-même a l'honneur de quelques bombes. Je devisais tranquillement à une terrasse de café avec un aimable confrère du *Daily Chronicle*, quand une détonation proche, puis un sifflement bien connu et une détonation plus proche encore nous font lever la tête. Plusieurs autres suivent, à intervalles espacés : un tir qui ne rime à rien, et, par bonheur, fait peu de dégâts. Les Allemands ont caché dans une ferme un unique canon, en arrière des lignes belges; depuis, le fermier fut passé par les armes. Quelques cavaliers suffirent à capturer canon et artilleurs. Mais ces obus tombèrent un jour où l'ennemi croyait troubler un entretien du roi Albert avec le président de la République : l'erreur fut d'à peu près dix-huit heures.

Sans doute, les paisibles Furnois eussent préféré que le nom de leur petite cité ne s'inscrivit pas aussi bruyamment dans l'histoire, sous l'épithète « place de guerre ». Il en est ainsi cependant : avec Poperinghe, Furnes est la dernière ville belge que l'envahisseur n'ait pas souillée de sa présence.

La place fut le témoin de cérémonies émouvantes : outre la rencontre des deux chefs d'Etat, des troupes alliées se rendant au feu y défilèrent devant le roi, qui remit solennellement aux régiments qui avaient mérité cet honneur, les croix qu'il leur avait attribuées. Et la scène se passait au bruit du canon, à deux pas du champ de bataille de l'Yser, où ces décorations avaient été gagnées.

A Furnes, on chercherait en vain aujourd'hui un brin d'herbe entre les pavés. Si, le soir, on monte à la tour du beffroi, au lieu du calme clair de lune baignant les prés et les labours, on aperçoit les éclairs des coups de feu qui déchirent l'ombre et dessinent les lignes; on voit les gerbes rouges des villages, des fermes qui brûlent ça et là, les deux brasiers de Nieupoort et de Dixmude qui achèvent de se consumer, l'incendie de toute une province que les Barbares ont allumé, et qu'activent de leur souffle les aigres rafales venues du Nord.

Un combat acharné se termine à l'avantage des Serbes

NICH, 21 novembre (*Dépêche Havas*). — Les colonnes autrichiennes qui, s'avancant du nord-ouest, avaient franchi la rivière Koloubara, sont entrées en contact avec les troupes serbes au cours de la journée du 19 novembre.

Un combat extrêmement acharné a été livré entre une division autrichienne et les troupes serbes entre le village d'Ospic et la rivière Lig. Ce combat a duré toute la journée et s'est terminé à l'avantage des Serbes. Après avoir subi de grosses pertes, les Autrichiens ont été repoussés, laissant aux mains des Serbes plusieurs centaines de soldats, parmi lesquels huit officiers.

Le moral des troupes serbes demeure excellent.

NICH, 22 novembre (*Dépêche Havas*). — Quinze jours se sont écoulés depuis que nos troupes ont reçu l'ordre de se retirer pour des raisons stratégiques sur les positions qu'elles occupent actuellement. Cette retraite s'est faite dans le plus grand ordre et d'après un plan arrêté d'avance. Il n'y eut pas durant ce mouvement un combat entre les nôtres et les Autrichiens, mais il y eut quelques sérieux engagements, notamment vers Parachniza, Kouriatichitza, Michar et Jevremovatz, Semendria, Baina, Bachtrout et Stoubliina. Dans tous les engagements, les Autrichiens ont toujours été repoussés avec de grosses pertes. En aucun cas, excepté à la cote 708 au sud de Goutchevo, les Autrichiens n'ont réussi à nous enlever nos positions, qui n'étaient pas imprenables, ainsi que le prétendent les rapports autrichiens, à cause de nombreux travaux élevés depuis de longues années.

Les Autrichiens ne se sont emparés de nos positions que lorsque nous les avions évacuées; souvent même, il leur fallait beaucoup de temps pour occuper ces positions évacuées. A Valjevo, par exemple, leurs patrouilles ne sont entrées que 48 heures après que la ville fut entièrement évacuée. C'est pourquoi, en aucun lieu, les Autrichiens n'ont pu prendre beaucoup de matériel de guerre.

Le moral de nos troupes est excellent. On en a la meilleure preuve par les pertes énormes subies par les Autrichiens dans les derniers combats. Ainsi, le 6 novembre, près de Chabatz, l'ennemi a laissé sur le champ de bataille un millier de cadavres. Le 9 novembre, près de Semendria, plus de 2.500 soldats ennemis ont été tués, et de nombreux autres ont été faits prisonniers.

Le 14 novembre, à Soublina, l'ennemi a eu 1.000 morts et blessés, etc.

Notre butin de guerre jusqu'à présent se compose de 70 canons et de 40 mitrailleuses, et nous avons fait 10.000 prisonniers.

Le bombardement de Belgrade continue. Les Autrichiens, comme par le passé, bombardent la ville et non la forteresse qui n'a aucune valeur militaire. Ils n'épargnent même pas les institutions humanitaires, telles que les hôpitaux, les églises, les écoles, les bibliothèques, etc., etc.

La Skoupchtina vote de nouveaux crédits.

NICH, 21 novembre (*Dépêche Havas*). — Le 14 novembre a eu lieu une réunion de la Skoupchtina. L'assemblée a voté à l'unanimité les nouveaux crédits de 110 millions de dinars qui étaient demandés par le ministre des Finances. L'opposition a décidé d'ajourner ses critiques en raison de la situation et d'accorder son appui complet à M. Pachitch.

L'assemblée siégera encore pendant quelques jours pour permettre le vote des lois sur les réfugiés et sur les réquisitions.

L'incident turco-américain

WASHINGTON, 22 novembre (*Dépêche Havas*). — La Turquie a donné spontanément au gouvernement américain, au sujet de l'incident de Smyrne, une explication qui est considérée dans les cercles officiels comme satisfaisante.

L'explication de la Turquie

WASHINGTON, 22 novembre (*Dépêche Havas*). — Le représentant de la Turquie, en expliquant l'incident du Tennessee, a déclaré que les coups de canon avaient été tirés par les forts de Smyrne pour avertir le navire américain que le port était miné, ainsi, d'ailleurs, que cela avait été notifié au préalable à l'ambassade des Etats-Unis.

Après l'incident, le gouverneur général de Smyrne offrit au commandant du Tennessee de l'emmener en automobile jusqu'au consulat des Etats-Unis.

Le président Wilson ne considère cette explication que comme le prélude d'une explication plus formelle.

La Presse Française et Étrangère

"Ça va bien!"

M. Eugène Tardieu, qui parcourt infatigablement les champs de bataille en spectateur doublé d'un chroniqueur de talent, relate, dans l'*Echo de Paris*, l'entretien qu'il a eu récemment avec un de nos plus glorieux généraux, qui « a puissamment contribué par son offensive énergique à notre victoire dans la Marne » :

Comme je lui exprimais mon admiration pour sa brillante campagne, mon vif regret de ne pouvoir encore la raconter ni même citer son nom, le général m'interrompit :

— L'heure n'est pas aux belles paroles, monsieur, mais à l'action ! Je suis très satisfait de la marche des opérations... Français, Anglais, Belges, tout ça marche avec un ensemble magnifique !... Nos hommes supportent des souffrances inouïes ; mais ils les supportent avec un sublime courage...

Le général s'arrêta court. On eût dit que les paroles montaient en flots pressés de son cœur à ses lèvres, et qu'il avait résolu de les contenir. Il eut un grand geste qui brisa toutes les résistances ; il me regarda comme pour me pénétrer de sa pensée, et dit en martelant les mots :

— Ça va bien, ça va bien !... Ça va très bien !

La guerre sainte

M. Stéphen Pichon écrit dans le *Petit Journal* que tout musulman sensé comprendra que la bravade de Guillaume « est une preuve nouvelle de la mainmise de l'Allemagne sur les terres et les populations de l'Islam » et que la guerre sainte qu'il prétend déclencher n'est qu'une « comédie turco-allemande » :

La « guerre sainte » n'aura pas d'efficacité réelle, parce qu'elle n'est pas « la guerre sainte », mais une comédie montée par les impresarios allemands. Elle fera fiasco, comme tout le bluff turco-germanique, non sans avoir peut-être engendré des complications diverses, dont ses prédateurs seront les premières victimes. Et ce sera, en vérité, parce qu'ils l'auront voulu.

La liberté du canal de Suez

La marche des Turcs dans la direction du canal de Suez inquiète le *Petit Parisien*, qui se demande si la convention relative à la liberté du canal, « en temps de guerre comme en temps de paix », signée en 1888 par l'Allemagne, l'Autriche, l'Espagne, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, les Pays-Bas, la Russie et la Turquie, sera encore « un chiffon de papier » :

Si la Turquie veut rester fidèle à sa signature, elle doit s'abstenir de toute action de guerre capable d'entraver la liberté de la navigation. Mais saura-t-elle résister à la pression de l'Allemagne, qui considère les traités comme de simples chiffons de papier et qui a évidemment intérêt à obstruer le passage, car la clôture momentanée du Suez gênerait l'Angleterre, et il est superflu d'insister là-dessus.

Il est vrai que l'Angleterre a le droit de défendre la neutralité du canal si elle est violée, et que la Turquie, à la fin de la guerre, pourrait expier chèrement cette atteinte au droit des gens.

Le gouvernement doit rester à Bordeaux

Envisageant la question du retour du gouvernement à Paris, à l'occasion de la prochaine rentrée des Chambres, le *Temps* exprime nettement l'avis que l'heure n'est pas encore venue où nos dirigeants pourraient sans inconvénient réintégrer leurs ministères respectifs :

L'ennemi occupe encore, en tout ou partie, dix de nos départements. Il ne faut pas que le retour des pouvoirs publics à Paris puisse refaire de notre capitale le point de mire des armées allemandes, encore insuffisamment éloignées d'elle.

Le jour viendra où nos troupes auront expulsé l'envahisseur ou l'auront tout au moins repoussé assez loin pour que Paris puisse redevenir en fait la capitale qu'il n'a pas cessé d'être en droit.

En attendant, il n'y a qu'à laisser les choses en l'état.

Les débuts du prince de Galles

De la Presse :

Le prince de Galles, qui se trouve pour la première fois de sa vie sur un réel champ de bataille, a eu fort à faire dès son arrivée à l'état-major du maréchal French. Il a donné l'ordre, en se retirant fort tard, de le réveiller le lendemain matin à 5 h. 30.

Le prince a insisté pour prendre son tour de service exactement comme ses frères d'armes et n'être exempté d'aucun travail.

Les Gourkhas font de bon travail

La *Liberté* reproduit, d'après le *Times*, le récit de quelques exploits des terribles Gourkhas. En voici un parmi vingt autres :

Un jour, une compagnie de gourkhas, fortement

éprouvée par le feu d'une tranchée allemande située à 200 mètres de distance, résolut d'en finir.

A la nuit tombante, silencieusement, quatre Hindous quittèrent leur tranchée et s'éloignèrent en rampant dans la nuit. Les heures passèrent et rien ne se produisit... Mais juste avant l'aube, un cri de terreur s'éleva soudain des tranchées allemandes ; une seconde après de nouveaux cris retentirent, accompagnés de coups de feu.

Après une lutte qui ne dura pas plus d'une minute, lutte menée contre un ennemi invisible qui jouait savamment du couteau, les Allemands pris de panique s'enfuirent à l'arrière.

On ne veut plus de moratorium

M. Marius Richard, un spécialiste des questions économiques, traite dans *Paris-Midi* celle du moratorium, qui, « indispensable à l'heure où il fut décrété », n'a plus aujourd'hui, à son avis, de raison de subsister :

Si l'on veut que, derrière la ligne de combat, la France qui demeure au travail retrouve son activité et ses ressources, il faut adapter le moratorium aux conditions de la production mieux qu'on ne l'a fait. Il a été et il demeure une cause de paralysie, à l'heure même où la nation doit tendre ses énergies et faire le plus grand effort pour développer sa puissance dans tous les ordres d'idées. On nous a mis une entrave tandis que nous avions besoin d'un levier.

Vingt mille postiers au feu

On fait, avec raison, la chasse aux embusqués. Mais ce n'est pas dans le personnel des P.T.T. qu'on en trouverait beaucoup, s'il faut en croire la *France postale*, d'où nous extrayons les lignes suivantes :

Vingt ou vingt-cinq mille postiers ont déjà quitté leurs bureaux pour se rendre à l'armée, défendre le pays contre l'envahisseur teuton. Ils sont dans les tranchées que survole la mort, ou au 8^e régiment du génie, ou dans les formations de télégraphie militaire ; d'autres ont repris leur grade dans leur ancienne arme. Comme leurs camarades ouvriers, industriels, commerçants, de la plèbe ou des professions libérales, ils font leur devoir, en silence, magnifiquement.

Les exclus de la Légion d'honneur

Du *Journal des Débats* :

Parmi les Allemands qu'a frappés le décret de radiation de la Légion d'honneur figurent deux grands-croix, le prince Radolin et le baron de Schoen, anciens ambassadeurs à Paris ; parmi les grands-officiers, les généraux Armin, de Loe, de Wartensleben, les amiraux de Serden-Bibran, Siegel, et le sculpteur Begas ; parmi les commandeurs, le prince de Bülow, ancien chancelier de l'empire allemand ; les professeurs Forster et Helmert, correspondants de l'Institut de France ; enfin, parmi les officiers, les professeurs Dorpfeld et Emil Fischer, tous deux aussi correspondants de l'Institut de France.

Combien durera la guerre?

M. André Muller se demande, dans le *Petit Monégasque*, quelle sera la durée de la guerre. Après avoir exposé la thèse des pessimistes et celle des optimistes, il conclut de la sorte :

Au fond, cette guerre, ce n'est qu'une bataille ininterrompue. On se bat, on se canonne dans les deux camps depuis cent six jours et cent six nuits. Il y a huit millions d'hommes qui se fusillent, le long de deux mille kilomètres de frontières.

Où prendriez-vous les fusils et les soldats, le septième ou le huitième mois ?

Il faut donc convenir qu'il est plus utile, plus civil, plus sain de croire et de faire croire à une guerre dont la durée ne dépasse pas les forces humaines.

Il faut convenir qu'il est plus nécessaire et plus salutaire de vivre avec l'espoir d'une courte guerre, qu'avec le désespoir d'une longue tuerie.

La situation en Autriche

Du *Secolo* :

On vient d'avoir un peu de lumière sur la situation intérieure de l'Autriche-Hongrie, grâce à une lettre d'un journaliste hongrois à un de ses confrères anglais.

Ce journaliste affirme que le gouvernement austro-hongrois fait l'impossible pour cacher la véritable situation à la population.

Le choléra fait rage dans le pays depuis des semaines. En un jour, Vienne a noté 100 cas, et, en Galicie, ils se chiffrent par milliers. L'épidémie a déjà fait son apparition à Budapest et en Transylvanie. L'usage de l'eau du Danube est interdit, et les bateaux subissent la quarantaine.

Sur la situation militaire, le journaliste ne sait pas grand-chose, mais il constate un fort mécontentement envers l'Allemagne et le gouvernement de Berlin.

Pour le moment, la Hongrie est libre d'ennemis, et on espère que les neiges et le froid empêcheront l'avance des cosaques.

La mort de lord Roberts provoque une recrudescence d' enrôlements

Du *Times* :

Le recrutement de l'armée anglaise se poursuit toujours dans les meilleures conditions, et cette semaine a été particulièrement fructueuse. Pendant l'examen d'hier, un facteur fut trouvé porteur d'une photographie de lord Roberts, au bas de laquelle étaient écrits ces mots : « Il a fait son devoir. » Plusieurs autres soldats examinés hier prétendent qu'ils se sont fait inscrire par hommage personnel au héros défunt.

La Guerre anecdotique

Une ruse de guerre

De l'*Intransigeant* :

L'action est engagée depuis l'aube. Nos 75 crachent leur mitraille mortelle sur un corps bavarois qui se replie d'abord et qui revient bientôt à l'attaque, renforcé par d'importants débris de cette garde impériale qui renait toujours de ses cendres.

Les nôtres font, sur ordre, un léger mouvement de recul. Tout à coup, planant assez bas sur les lignes ennemies, un ballon, un superbe ballon où l'on aperçoit trois aéronautes qui ont le costume de l'infanterie de marine attire tous les regards.

— Ils sont fous ! pensent les Français.

Et, de fait, l'ennemi, dès qu'il a vu l'aérostat qui se pare fièrement des couleurs tricolores, envoie trois « Tauben » pour l'anéantir.

Pendant ce temps, Bavarois, Saxons, encouragés par notre simulacre de retraite, s'avancent, sûrs d'eux et précédés d'une cavalerie fringante qui ne demande qu'à sabrer.

Soudain, en plein ciel, les Tauben se croisent au-dessus de notre ballon. Les aéronautes qui le montent paraissent insoucieux du danger. Il n'y a pas grand vent, c'est vrai, mais pourtant, avec un petit effort... Ils n'ont plus le temps de le faire ; trois bombes allemandes explosent sur lui, et il tombe, entraînant dans sa chute les trois officiers. A mi-chemin de cette vertigineuse descente, le fond de la nacelle s'est rompu, et c'est alors une pluie de feu qui s'échappe de l'aérostat, car cette nacelle était pleine de bombes explosives, dont les effets furent foudroyants sur les Boches effarés, croyant que le ciel s'écroulait. Les aéronautes n'étaient que des mannequins que l'on avait revêtus d'uniformes français.

Dans les rangs ennemis, c'est la déroute. Quelques officiers ont compris la ruse dont nous avions usé, mais les soldats s'enfuient à toutes jambes. Et, le soir, nous entrions dans le village d'Alsace que l'ennemi avait abandonné.

Les belligérants échangent... des journaux

Du *Journal d'un confrère mobilisé*, que publie le *Temps*, nous extrayons cette amusante anecdote :

Depuis quelques jours — si étrange que paraît la chose — nous recevons des journaux allemands. Ils ne sont pas du jour, il est vrai, ils ne se distinguent point par une fraîcheur exagérée, mais tels quels, nous les prenons avec un vif plaisir et en échange nous faisons passer de l'autre côté les quotidiens français les plus récents.

L'institution de cette poste semble si invraisemblable qu'il faut indiquer les circonstances dans lesquelles elle s'est établie.

Donc un matin, il y a de cela douze jours, une de nos patrouilles, avisant un moulin situé à mi-distance environ des lignes allemandes et des nôtres, y pénètre, le fouille avec soin, mais n'y trouve rien de suspect, à part une liasse de journaux allemands, illustrés et autres. Au retour, le chef de la patrouille s'empresse de signaler sa découverte. Le paquet de journaux est expédié au quartier général, et... dans la soirée, quelques exemplaires des feuilles parisiennes de la veille et de l'avant-veille sont déposés au moulin. Le lendemain, la patrouille va faire une tournée de vérification : les journaux français ont disparu mais ont été remplacés par un lot de journaux allemands. Le lendemain et les cinq jours suivants, même jeu. Puis, le septième jour, en plus de son chargement habituel, le facteur des imprimés, comme l'appellent les jeunes gens, apporte une lettre émanant d'un officier allemand et disant à peu près ce qui suit : « Vos journaux sont très intéressants, mais nous ne croyons pas un mot de ce qu'ils racontent, leurs nouvelles étant en contradiction formelle avec celles que l'on nous communique. »

Immédiatement, on fait au correspondant anonyme une réponse dont voici la teneur approximative : « Libre à vous de ne pas ajouter foi aux récits des nôtres. Peut-être les journaux américains vous inspireront-ils plus de confiance. »

Le lendemain, ce billet et deux feuilles américaines déposés au moulin avaient disparu, mais depuis ce moment les journaux allemands font défaut.

La prière au village

Du *Figaro* :

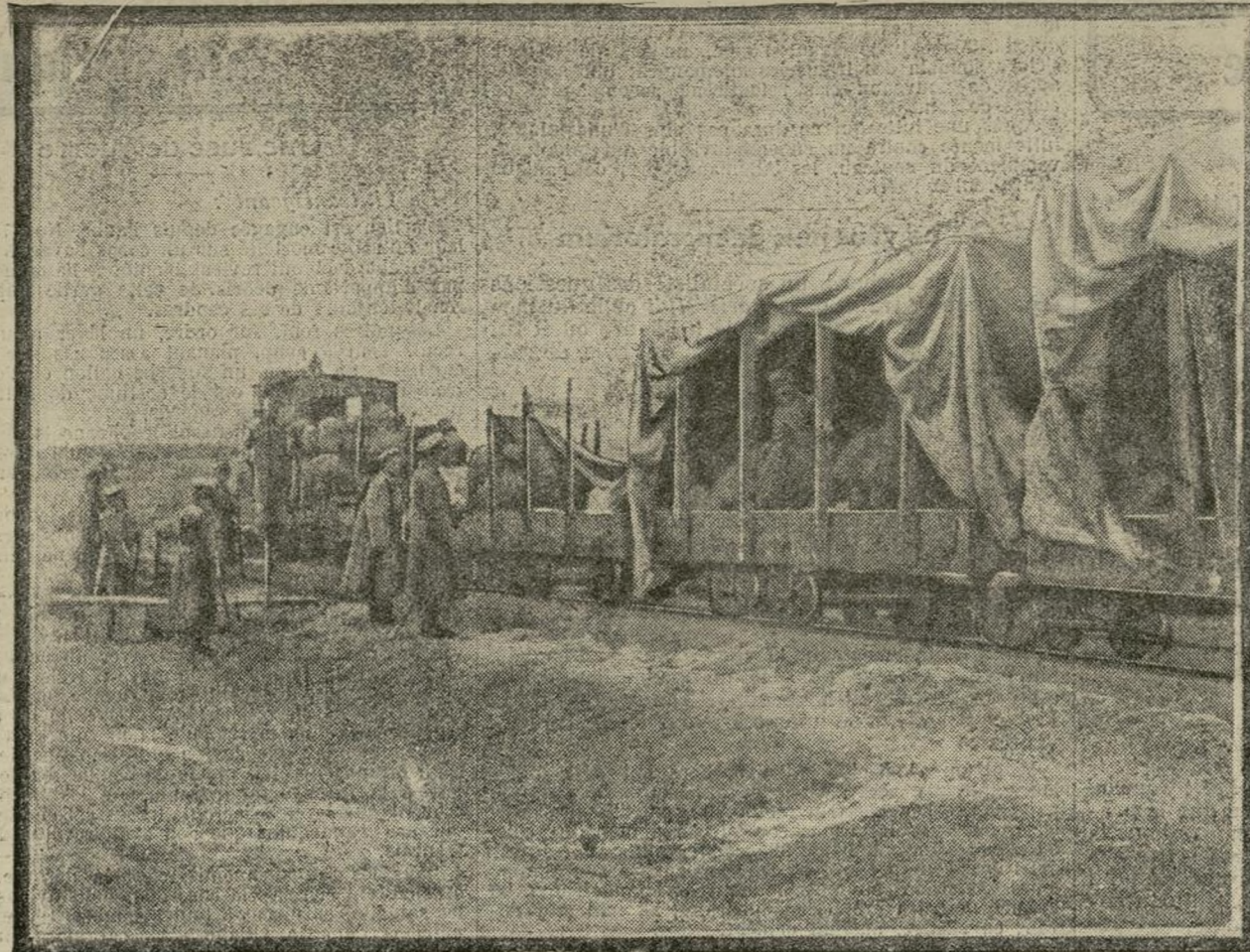
Dans un bourg de l'arrondissement de Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure) ; c'est-à-dire au pays de M. Combès...

Avec tous les hommes valides, le curé est parti pour la guerre. Seuls, restent les « anciens », les femmes et les enfants. Les offices divins sont naturellement suspendus, mais la petite église n'est pourtant pas abandonnée.

Chaque jour, chaque soir, le village se rend à la prière et c'est un instituteur, — un vieil instituteur laïque — qui récite le chapelet, cependant que les « anciens », les femmes et les enfants répondent en chœur. Oui, vraiment, il y a quelque chose de changé en nous.

EXCELSIOR rétribue selon la place qu'elles occupent les photographies d'actualité qui lui sont adressées immédiatement et sans aucun retard par ses lecteurs.

Un train de ravitaillement russe



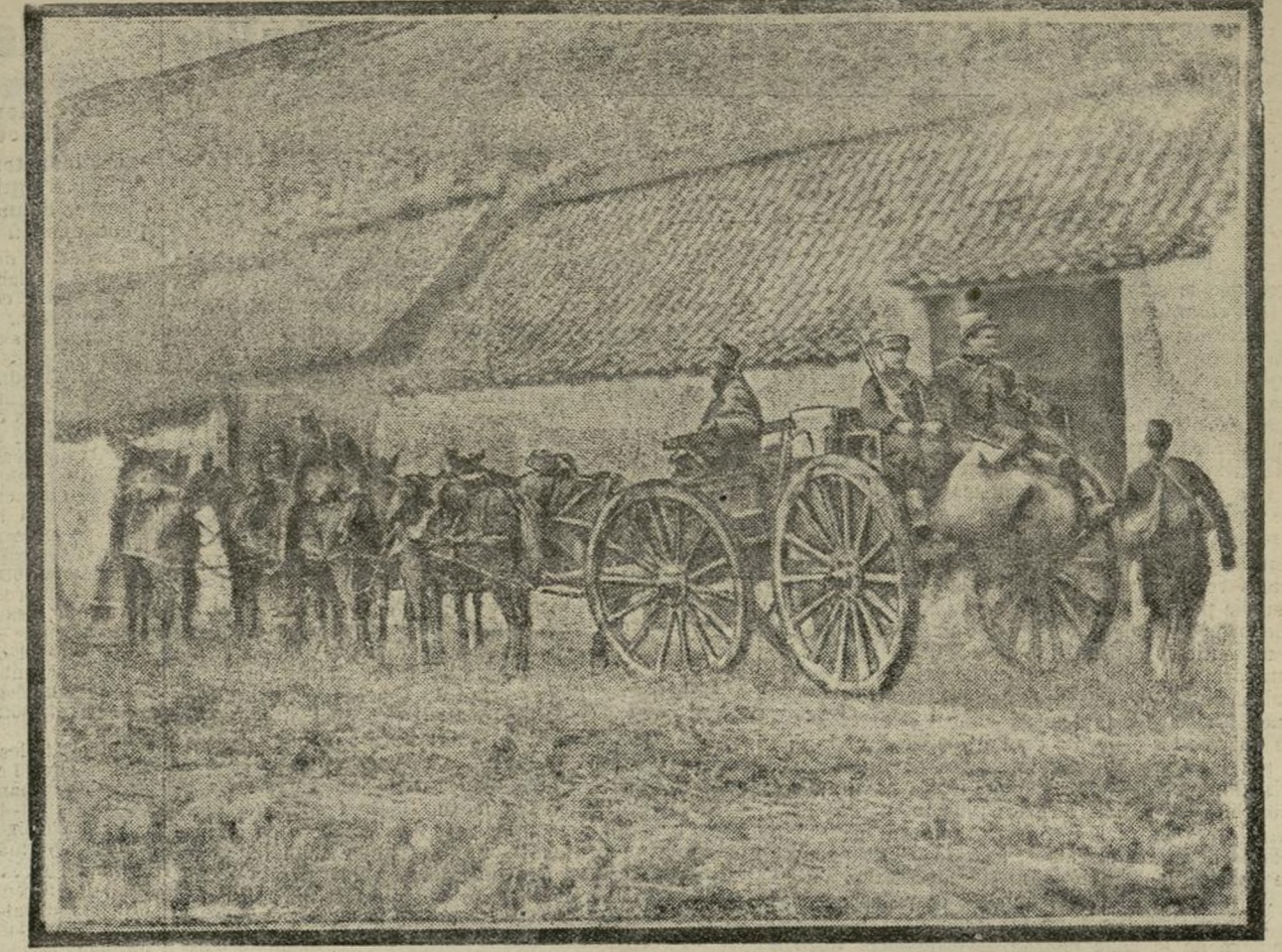
Les imposantes masses russes ont leur ravitaillement assuré par un service d'intendance admirablement organisé. Ce service dispose non seulement d'un matériel roulant qui emprunte les grandes routes, mais encore de nombreux trains qui transportent rapidement près du front les approvisionnements nécessaires aux armées combattantes.

Sur les ruines de leur maison



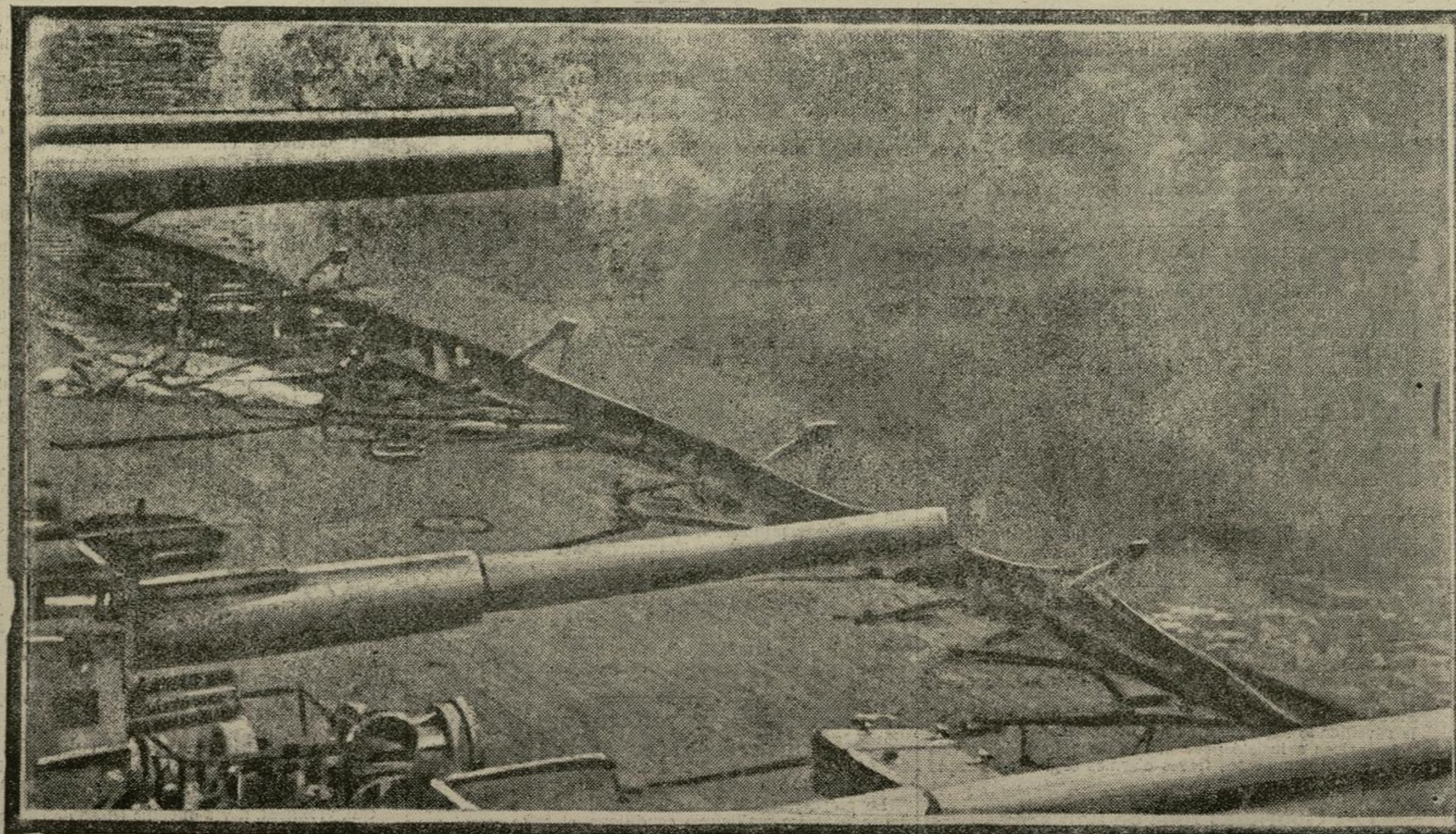
Pendant plusieurs semaines, la lutte fut chaude en Alsace, et bien des villages eurent à souffrir des obus ennemis. Des maisons furent, en effet, complètement fauchées. Voici une famille de paysans sur les débris de leur pauvre demeure rasée par les Allemands avant leur départ.

Les arrières d'une colonne en marche



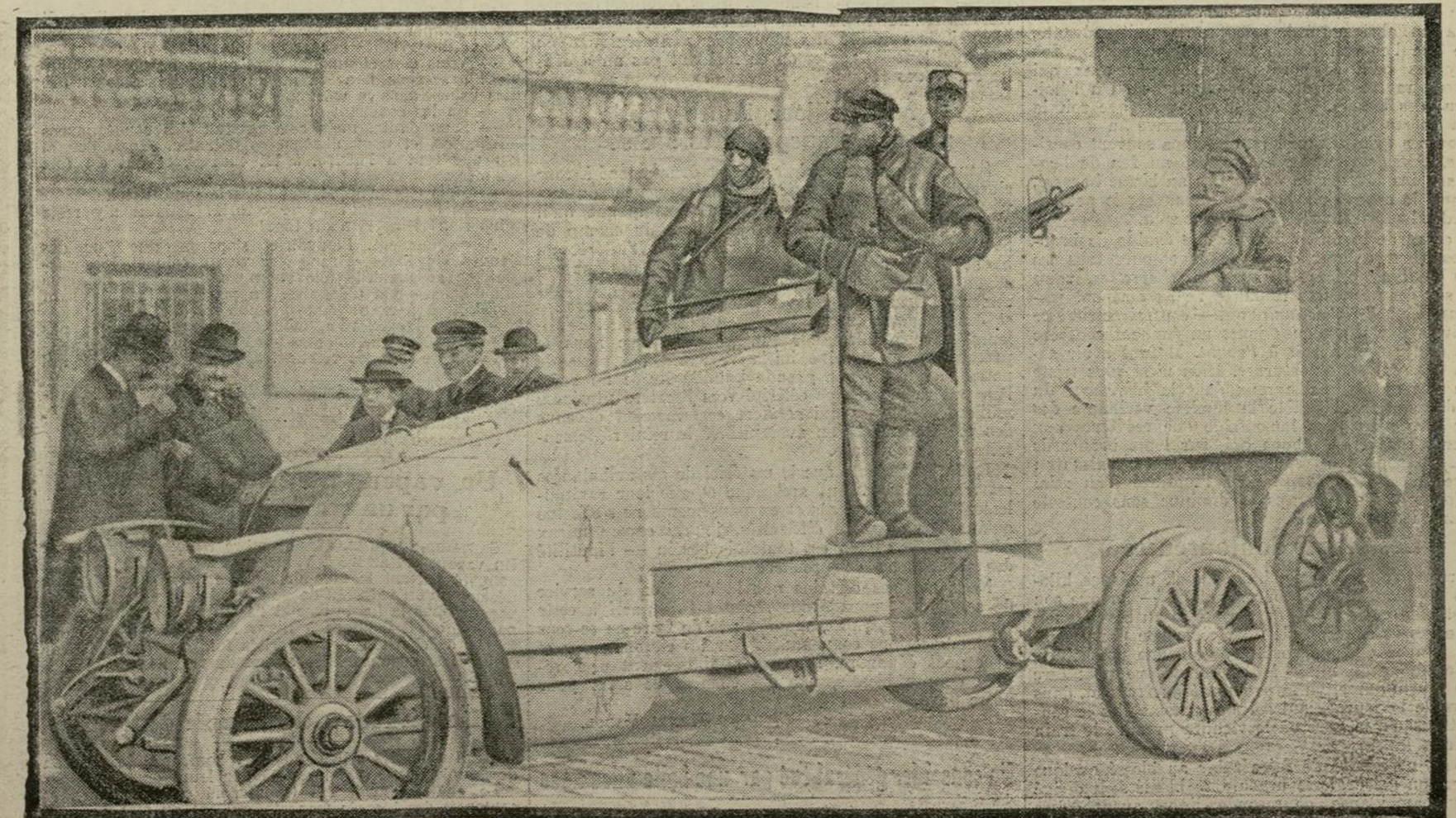
Dans la région du Nord, sur les routes détrempées, la marche de nos armées est très souvent rendue difficile par les intempéries. Voici, après plusieurs heures de marche, les arrières d'un détachement français. A cette halte, nos cavaliers rencontrent une voiture d'ambulance belge arrêtée devant une ferme transformée en hôpital auxiliaire.

Le pont d'un croiseur anglais pendant l'action



Le gros de la flotte britannique tient actuellement en respect dans la mer Baltique les escadres allemandes, d'autres unités de la marine anglaise opèrent avec succès par ailleurs. Devant Cattaro, principalement, les cuirassés alliés, unis aux nôtres, ont fait subir de rudes assauts à la forteresse.

Une auto-mitrailleuse part sur le front



Les auto-mitrailleuses ont déjà rendu à nos armées de signalés services. Habilement manœuvrées, elles ont, en maintes circonstances, appuyé très utilement nos régiments d'infanterie. Dernièrement, plusieurs de ces autos blindées, montées par nos vaillants fusiliers-marins, ont quitté Paris à destination du front de bataille.

Il faut des automobiles pour éloigner nos blessés du champ de bataille

La tactique de cette guerre nous oblige à modifier légèrement le service de santé de l'avant

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

Parce que le service de santé est d'un fonctionnement très complexe et qu'il faut, pour le bien connaître, aller depuis la zone la plus avancée du front jusqu'à l'extrême arrière, son organisation a fait couler déjà des flots d'encre. Tout le monde le connaît; tout le monde le veut critiquer et réorganiser. Il a, lui aussi, ses stratégies en chambre. L'incompétence trop flagrante qui s'étale dans la majeure partie de ces critiques ne doit pas décourager ceux qui ont dépensé tant d'efforts pour assurer son fonctionnement; elle ne doit pas davantage amener l'opinion publique à un pessimisme de mauvais aloi.

Ce n'est pas que de nombreuses améliorations ne puissent être souhaitées. Il est évident que si la tactique suivie par les armées belligérantes n'est pas celle à laquelle on s'attendait, le service de santé doit, lui aussi, ressentir le contre-coup de ces modifications et se transformer sans connaître la contrainte que lui voudraient infliger, peut-être, des esprits trop systématiques. Mais il est tout aussi évident pour ceux qui ont vu qu'avec les éléments dont il disposait et la méthode qui lui était infligée, le service de santé a su, au prix d'inlassables efforts, obtenir les résultats les plus louables — j'allais dire les plus inespérés.

J'ai lu avec la plus vive attention tout ce qui a été dit ces dernières semaines, à seule fin de prouver que le service de santé avait été au-dessous de sa tâche. Je n'ai vu nulle part exposée d'une façon conforme à la réalité des faits la façon dont un blessé était enlevé de la zone de feu et transporté jusqu'à l'hôpital de l'intérieur où il sera soigné jusqu'à guérison. La raison en est sans doute que cela ne se passe pas « comme dans les livres » et qu'il faut avoir vu le détail des opérations qu'exigent la relève des blessés et leur évacuation sur les premiers relais pour juger sainement de leur complexité et de leur importance.

Comment un blessé est amené au poste de secours

Le soldat combattant est porteur d'un pansement capable de recouvrir une plaie légère; on le voudrait enrichir d'une amoulette de teinture d'iode. Et puis après ? Sait-on que le blessé, à moins d'être très légèrement atteint, ne pourra se dévêtir pour se servir de cet excellent antiseptique. Quant aux soldats grièvement blessés, il faudra pour les pouvoir transporter jusqu'à un abri naturel, attendre la nuit suivante, encore que l'ennemi balaie fréquemment de son feu les espaces qu'il suppose parcourus par ceux qui aident au ravitaillement des combattants ou à l'éloignement des blessés. En définitive, quelle que soit la gravité de ses blessures, le blessé n'arrive au « poste de secours » qu'après un laps de temps souvent considérable. Comme ce poste est exposé au feu de l'ennemi, son installation ne donne pas au blessé harassé, exsangue, le repos qu'il a hâte de trouver; le personnel médical se borne à le panser avec soin.

Au cours de la nuit suivante, une équipe de brancardiers vient enlever du poste de secours tous les blessés qui a été abrités et, sur des charrettes, voire même sur des brancards roulants, ils les amènent jusqu'à l'ambulance divisionnaire — contrairement à ce qu'écrivait il y a quelques jours un éminent confrère — est située tout à fait à l'avant. Il faut avoir assisté à ces arrivages nocturnes. Rien n'est plus triste que la vue de ces malheureux dont la blancheur du linge de pansement reflète la lumière vacillante des falots; rien n'est plus lamentable que ces êtres aux vêtements couverts de boue qui, sur leurs brancards étroits, ne sont, trop souvent, que des agonisants; rien ne fait mieux comprendre l'inutilité d'un relai qui ajoute aux souffrances et diminue sans conteste les chances de guérison.

Les étapes douloureuses

Ce relai d'ambulance qui n'est qu'à quelques kilomètres du front a bien pour avantage — lorsque son rôle est bien compris — de permettre au blessé quelques heures de sommeil, de lui vérifier son pansement, de lui donner quelque cordial et quelque nourriture, mais le séjour du blessé à l'ambulance ne peut être que de courte durée, vu la proximité du front et, dans le cours de la journée qui suit, des automobiles le conduisent jusqu'à la gare où le viendra prendre le train sanitaire.

S'il est nécessaire de faire subir au blessé quelque intervention chirurgicale urgente, le blessé sera dirigé vers une ambulance de seconde ligne, avant d'être évacué sur un hôpital de l'arrière, car il est évident qu'aucune opération ne saurait être faite dans les ambulances voisines du front (divisionnaires).

Nous ne suivrons pas davantage le blessé vers l'hôpital où des mains pieuses sauront adoucir sa douleur

et aider à sa guérison. C'est cette première étape du calvaire suivi par le blessé qu'il faut écarter, car c'est d'elle que dépend la vie de ce malheureux. Pour pouvoir gagner le poste de secours, pour attendre en cet endroit la charrette des brancardiers, le blessé a dépensé toute l'énergie que lui ont laissée ses blessures et ses heures de privations. La lenteur avec laquelle s'effectue vers l'ambulance son évacuation douloureuse en fait une véritable loque et c'est comme une masse inerte qu'il tombe sur la première botte de paille qu'il trouve sous ses pas.

Il serait facile, semble-t-il, d'épargner au blessé ce transport de plusieurs kilomètres sur des charrettes ou des brouettes en utilisant les automobiles qui seront employées le lendemain pour le mener de l'ambulance jusqu'à la gare d'évacuation.

Faut-il, dès lors, supprimer le relai que constitue l'ambulance attachée à chaque division ? Nous ne le croyons pas, mais il est inutile à cet endroit, car cette ambulance est trop voisine du feu et les fluctuations de la bataille ne lui permettent pas d'hospitaliser des blessés plus de quelques heures. Au surplus, le temps que nécessite actuellement le transport des blessés en charrette jusqu'à l'ambulance divisionnaire serait suffisant pour mener ces mêmes blessés en automobile jusqu'à une ambulance placée suffisamment en arrière du front pour constituer un véritable relai où pourraient s'effectuer des opérations chirurgicales et où les blessés légers séjourneraient durant toute la durée de leur traitement. On gagnerait beaucoup de temps, les blessés seraient moins fatigués — puisqu'ils n'auraient plus à subir les multiples manipulations que nécessite actuellement leur passage à l'ambulance de première ligne — et en jouissant au plus vite du repos que leur procurerait un lit confortable, ils seraient en parfait état pour subir toute opération nécessaire.

A l'heure actuelle, ce n'est parfois qu'après un parcours de plusieurs centaines de kilomètres, effectué dans un train sanitaire dont l'installation laisse à désirer, qu'ils peuvent trouver le lit tant convoité.

J'ajouterais que les ambulances du front qui, séduites par les ressources locales mises à leur disposition, se laisseraient aller à hospitaliser, c'est-à-dire à maintenir dans leurs salles, durant plusieurs jours, quelques centaines de blessés, feraient courir à ceux-ci l'aventure de devenir des prisonniers à la moindre poussée heureuse de l'ennemi. Sans compter que les convois sanitaires ne sont pas sans gêner considérablement la rapidité des mouvements stratégiques, en embouteillant les routes ou en n'aidant pas au « défillement » des troupes.

Il faut utiliser l'automobile pour le transport des blessés

Sans être un grand clerc, on est donc amené à conclure d'un examen attentif du fonctionnement du service de santé à l'avant d'une armée en campagne, qu'il faut rendre l'évacuation du blessé loin du champ de bataille aussi rapide que possible dans l'intérêt du blessé et pour le plus grand avantage des mouvements tactiques. Et pour atteindre ce but, il faut cesser de transporter les blessés avec des charrettes et des brouettes, il faut utiliser l'automobile. D'ailleurs, l'armée allemande l'utilise ainsi que nous le préconisons et pareille initiative ayant été prise de notre côté, dans une grande bataille livrée fin août, l'on put ramener avec célérité vers l'arrière plusieurs milliers de blessés qui seraient certainement devenus des prisonniers si l'on avait utilisé le relai réglementaire de l'ambulance.

Enfin, si j'ajoute que le matériel de ces ambulances est trop fréquemment archaïque et que leur ravitaillement en médicaments et en pansements ne s'effectue qu'au prix de mille difficultés, j'aurai encore mieux démontré — s'il en est toutefois besoin — l'inutilité des ambulances de première ligne.

Nous sommes certains que la direction du service de santé dont nous avons maintes fois parlé à cette place avec éloges ne manquera pas de faire en ce sens les modifications commandées par les circonstances et d'où peut dépendre, avec un rétablissement plus rapide de nos blessés, une des chances de salut pour notre pays.

HENRI VADOL.

Un conseiller général tué par une balle allemande

Le baron de Klopstein, âgé de soixante-dix ans, conseiller général de Cirey-sur-Vezouze, suivait de la fenêtre du château de Val-et-Châtillon les péripéties d'un combat qui rendait cette localité aux Français, quand un Allemand, qui fuyait, lui tira une balle en plein front et le tua net.

"Nous ne sommes pas des voleurs !"

Les Allemands le disent souvent, mais ils oublient vite ce qu'ils disent.

Un industriel qui arrive d'une ville de la région du Nord qui a particulièrement souffert de la guerre, donne les détails suivants que nous empruntons au Temps :

Les effets de l'occupation ont été, en somme, extrêmement variables et sensiblement influencés par l'état d'esprit des chefs. Les Allemands, à Valenciennes, à Roubaix, etc., se sont attachés, avec une méthode rigoureuse, à s'emparer de tous les produits immédiatement utilisables, et à transporter dans leur pays toutes les marchandises manufacturées et les matières premières dont ils pouvaient avoir besoin. Puis, systématiquement, ils ont détruit les usines, qu'en d'autres lieux ils cherchent, au contraire, à remettre en activité.

A Armentières, les choses se sont d'abord passées un peu différemment. Dans les premiers jours d'octobre, la ville était envahie pour la seconde fois par les Allemands. A 11 h. 30 du soir, un capitaine et un lieutenant se présentaient chez l'un des principaux industriels d'Armentières, M. F..., et lui annonçaient qu'il était pris comme otage. M. F... resta jusqu'au lendemain matin, à 7 heures, à l'hôtel du comte d'Egmont. Pendant ce temps, les deux officiers se faisaient montrer la maison.

— Y a-t-il des petits enfants ? demanda le capitaine. Une servante répondit :
— Ils n'y sont plus : on les a fait partir.
— C'est pour savoir ; mais nous ne ferons pas de bruit.

En effet, les officiers s'installèrent avec une discrétion réelle. Le lendemain matin, le lieutenant avisa, dans une chambre, un appareil à peser les enfants.

— Ah ! dit-il, moi aussi, j'ai des petits bébés ! Et il s'éloigna rapidement, comme s'il voulait dissimuler son émotion.

Dans l'après-midi, le capitaine et le lieutenant partirent. Ils furent remplacés par un colonel, suivi de ses officiers d'état-major. Parmi ces derniers, deux jeunes gens semblaient l'objet d'une déférence particulière, et on leur donnait le titre de prince. Leur attitude fut absolument correcte durant toute la période d'occupation. Mais le colonel montra plus de sang-froid. Il commença par prendre pour lui la chambre de la maîtresse de la maison. Ensuite, il fit ouvrir tous les meubles et jusqu'au coffre-fort qui ne contenait qu'une somme insignifiante. Le colonel ne toucha d'abord à rien. Même, dans une penderie, ayant trouvé sur le parquet une cravate à laquelle une épingle d'une certaine valeur était encore fixée, il descendit en trombe à la cuisine, et appelant une femme de chambre :

— Madame, reprenez ceci, bien vite ! Il ne faut pas que ce bijou puisse s'égarer ! Et il répéta, à plusieurs reprises :

— Nous ne sommes pas des voleurs ! Une demi-heure plus tard, il faisait cependant enlever tout le linge de corps découvert dans les armoires. Il ne laissa absolument rien. Il daigna toutefois donner une explication concise :

— Que voulez-vous ? C'est la guerre ! Le lendemain, sortant avec son état-major, il se fit accompagner par le maître de la maison. Avec un accent de jovialité condescendante, il lui dit :

— Vous êtes étonnés, vous autres Français ! Pourquoi avez-vous donc la manie de toujours construire des usines dans le voisinage des ponts ?

— On les construit où l'on peut !... Sans doute, mais cela produit des conséquences fâcheuses, et nous devons les détruire. Ainsi, j'en ai vu une tout à l'heure, à tel endroit, et qui est fort abîmée...

— Mais elle m'appartient ! s'écria l'industriel. — Ah ! vraiment ? Je regrette !... Mais il n'y reste plus rien ! Plus rien du tout !

A ce moment, l'industriel s'aperçut que l'un des jeunes « princes », sans être vu du colonel, le regardait en secouant la tête et en soulignant sa mimique d'un haussement d'épaules. Un peu plus tard, prenant son hôte à part, ce jeune homme lui dit :

— N'en croyez rien, monsieur. Votre usine n'a pas été pillée. Nous ne sommes pas des voleurs !... Non, nous ne sommes pas des voleurs ! ajouta-t-il, d'une voix qui tremblait.

Et subitement, le jeune officier, cédant à une impulsion irrésistible, se mit à fondre en larmes.

— Ah ! murmura-t-il, la guerre, c'est horrible ! Malheureusement, c'est le colonel qui avait dit vrai.

Un vapeur américain dé-ouillé par un corsaire allemand

SANTIAGO-DE-CHILI, 22 novembre (Dépêche Havas). — Un vapeur est arrivé à Valparaíso, sous pavillon américain, et portant le nom de Sacramento. Le capitaine a déclaré qu'un vaisseau de guerre allemand a capturé le vapeur dans la haute mer et l'a amené à l'île Juan-Fernandez, où il l'obligea à livrer ses provisions et 8.000 tonnes de charbon. Les autorités font une enquête pour établir les responsabilités en cas de violation de la neutralité.

Le château de Soupir détruit

Jeu de nuit, les Allemands ont bombardé le château de Soupir, qui a été incendié par leurs obus. Le château avait été transformé en ambulance et contenait des blessés français, qui ont pu être évacués. Malheureusement, des tableaux et objets d'art appartenant à Mme Boursin, propriétaire du château, ont dû subir le sort de l'immeuble. On est, pour l'instant, sans autres détails. Le château de Soupir est à 6 kilomètres de Vailly-sur-Aisne, un peu au nord de la rivière, sur la rive droite.

Les Sports et la Défense Nationale

Comités d'Éducation physique

Région de Besançon

M. de Coubertin, conduit par M. le recteur de l'Académie, qui s'intéresse très ardemment aux sports scolaires, a visité le lycée de Besançon et a commenté devant les élèves assemblés le programme et les instructions ministérielles. M. de Coubertin a fait de même à l'Ecole Normale de Besançon. Un comité régional est en voie de formation. Les sociétés de préparation militaire bisonnines fédérées, sous la présidence de M. Macel, marquent une grande activité pour l'entraînement de la jeunesse.

FEDERATIONS ET SOCIÉTÉS

Les Fédérations belges en France

Dans le but de continuer l'administration sportive des Fédérations belges : Ligue Belge d'Athlétisme et Union Belge des Sociétés de Football Association, une deuxième réunion s'est tenue, 3, rue Rossini, dans la salle des séances de l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques.

La décision déjà prise de continuer à Paris l'administration sportive des deux Fédérations belges jusqu'au moment où Bruxelles, leur siège normal, sera libéré de l'occupation allemande, est ratifiée à l'unanimité. Les relations officielles seront ainsi maintenues avec l'U.S.F.S.A. d'une part pour ce qui concerne l'athlétisme et avec le C.F.I. d'autre part pour ce qui concerne le football association.

Les membres présents élurent ensuite les deux comités d'administration. Ont été nommés : Pour la Ligue Belge d'Athlétisme : administrateur, M. Foucart ; secrétaire, M. Gustin ; trésorier, M. Premont ; membre, M. Carliolan.

Pour l'Union Belge des Sociétés de Football Association : administrateur, M. Falise ; secrétaire, M. Freddy ; trésorier, M. Premont ; membre, M. Hanse.

Vu les difficultés actuelles de la reconstitution ou de la création de Clubs belges en France, l'assemblée décida de laisser aux athlètes belges le libre choix d'entrer dans les clubs reconnus par les Fédérations françaises sous réserve d'obtenir auparavant l'autorisation des Fédérations belges. Cette décision sera transmise au C.F.I. et à l'U.S.F.S.A. avec prière de ne plus accorder de licences qu'aux athlètes belges munis de cette autorisation.

Le bureau reçut ensuite mission d'élaborer les rencontres internationales projetées.

Avant de lever la séance, M. Falise, au nom des sportsmen belges, remercia les administrateurs de l'U.S.F.S.A. de la bonne grâce parfaite avec laquelle ils s'étaient mis entièrement à la disposition des Fédérations belges.

Le football sous le feu

De la lettre d'un jeune soldat, publiée par l'Auto, nous détachons cet amusant épisode d'une partie de football jouée sous le feu de l'artillerie lourde :

« ... A 5 heures, les « pruneaux » s'arrêtent. On sort pour se dégourdir les jambes ; le lieutenant propose une partie de football.

« Un vieux képi, de la paille dedans, une cravate autour et on joue. Le lieutenant jouait avant dans une équipe, et il joue bien, l'animal. Tout à coup arrive le commandant, un tout neuf qui vient de Rennes. Il nous prie de continuer. Tout de suite après arrive en sifflant une de ces « marmites ». Le commandant, par habitude, dit au lieutenant : « Mais ils vous tirent dessus ! » Et un homme répond : « Mais non, ils sifflent les fautes ! » Et on continue.

« Le commandant a trouvé que le moral était excellent. J'te crois ! »

Préparation militaire

Cours de préparation militaire et d'éducation physique. — L'indépendante de Paris, société de préparation militaire et de gymnastique, organise pendant la durée des hostilités un cours spécial de préparation militaire sous le patronage de la Fédération Nationale des Sociétés de Préparation Militaire de France et des Colonies.

Ce cours, institué pour les jeunes gens des classes 1915, 1916, 1917 et 1918, les ajournés des classes 1913 et 1914 et pour les hommes réformés ou des services auxiliaires susceptibles d'être versés dans le service armé, aura lieu au préau de l'école communale des garçons, 3, rue de Tlemcen, les lundis, mardis, jeudis et samedis, de 8 heures à 10 heures du soir. Le dimanche : marche, service en campagne, tir, etc.

La Société organise en outre un cours d'éducation physique et de gymnastique pour tous les jeunes gens, quel qu'en soit l'âge. Ce cours aura lieu les mercredis et vendredis, de 8 à 10 heures du soir, à la même école, 3, rue de Tlemcen. Les cours commenceront lundi 23 novembre 1944, à 8 heures du soir.

Les inscriptions sont reçues tous les jours, jusqu'à 8 heures du soir, chez M. Manhes, 11, rue de Tlemcen, et après 8 heures, à l'école, 3, rue de Tlemcen.

Une notice explicative spéciale, relatant les conditions d'admission, sera remise à toute personne qui en fera la demande.

Un télégramme de M. Millerand. — Le conseil d'administration de l'Union des Sociétés de Préparation Militaire de France, en réponse à la dépêche envoyée à M. Millerand, ministre de la Guerre, pour lui témoigner sa reconnaissance de l'allocation si chaleureuse et si patriotique prononcée à Bordeaux, dimanche dernier, a reçu la dépêche suivante, adressée à M. Pfeiffer, vice-président :

« Très touché des sentiments exprimés par votre télégramme d'hier, vous prie d'être mon interprète auprès de vos collègues pour les en remercier. — MILLERAND.

MARCHE

Paris-Versailles et retour

Marche du Comité d'Éducation physique

Il n'est de bonne propagande que par l'action. C'est ce qu'a bien compris le comité d'Éducation physique de la région de Paris, qui continue ses réunions d'épreuve et d'entraînement du dimanche avec un succès chaque fois accru. Le thème en est, d'ailleurs, ingénieusement varié, mais il ne s'écartera pas de l'idée directrice qui guide le comité dans son œuvre : préparer au pays, par la patrie assidue de l'exercice physique, de robustes et solides défenseurs.

Une des qualités essentielles de ceux qui seront demain des soldats est assurément d'être de bons marcheurs. C'est à une marche de Paris à Versailles et retour — la valeur d'une bonne étape d'infanterie — que le comité avait convié hier les jeunes hommes, dont le tour viendra bientôt de porter les armes.

Le point de concentration et de départ assigné était le vélodrome du Parc des Princes. A l'heure prescrite, 8 heures du matin, une soixantaine de partants s'y trouvaient déjà réunis, bientôt grossis de retardataires. Une bonne partie d'entre eux avaient dû traverser Paris et s'arracher vaillamment de bonne heure à la tiédeur des grasses matinées dominicales pour arriver à temps à ce matinal rendez-vous. Mais l'éducation physique a pour effet de tremper les énergies et d'endurcir le corps en nous mettant au-dessus des petites faiblesses d'un faux et amollissant bien-être.

A 8 h. 5, alerte, dispos et joyeux, le peloton se mettait en route par Boulogne vers le pont de Saint-Cloud. Il suivit ensuite à bonne allure l'itinéraire indiqué : côte de Saint-Cloud, route de Versailles, Ville-d'Avray, côte de Picardie pour arriver au château de Versailles.

C'est là qu'avait lieu la pause d'une heure et demie réservée au déjeuner. Selon les conseils du comité, désireux de les voir se suffire à eux-mêmes et faire acte de débrouillardise, les jeunes marcheurs, presque tous dédaigneux des tentations des restaurants proches, attaquèrent à belles dents, avec un appétit développé par l'exercice et le grand air, les provisions qu'ils avaient emportées.

Puis, par le même chemin, ils se remettaient en route vers Paris et arrivaient vers 4 heures au vélodrome du Parc des Princes, où eut lieu la dislocation.

Inutile de dire qu'il n'y eut pas un trainard. En rentrant à Paris, le corps dispos, le sang fouetté par cette bonne excursion par temps sec et frais, merveilleusement favorable à la marche, tous auraient pu, s'il l'avait fallu, doubler l'étape.

Epreuve de marche de l'U.S.F.S.A.

L'U.S.F.S.A. avait organisé hier une première épreuve de marche pour les unionistes présents à Paris et les scolaires.

Le départ eut lieu à 9 h. 15 du matin, à la gare d'Auteuil.

Sous la conduite de M. Frantz Reichel, secrétaire général de l'U.S.F.S.A., la petite phalange, bientôt grossie en route, se mit en marche à bonne allure. Parmi les jeunes, un vétéran, qui ne leur cédait en rien comme vivacité d'allure, l'excellent professeur de culture physique Alfred Gerlot, se faisait remarquer par son entraînement.

Les neuf premiers kilomètres furent enlevés en une heure et demie. On suivit d'abord l'itinéraire indiqué par le pont de Saint-Cloud, le bois de Saint-Cloud (Étoile de Chasse), Ville-d'Avray, puis on bifurqua sur Versailles, où se trouvaient les pédestriens de la marche Paris-Versailles et retour organisée par le comité d'Éducation physique.

Le retour s'effectua du même train soutenu, et avant la dislocation, qui eut lieu à la porte d'Auteuil, tous se donnèrent rendez-vous pour la prochaine épreuve de marche qu'organisera l'U.S.F.S.A.

Rappelons qu'il sera délivré à ceux qui participeront d'une façon régulière à ces sorties un diplôme qui pourra leur servir auprès de l'autorité militaire.

Nouvelles Sportives

Coupe des Alliés. — C'est demain mardi, à 5 heures du soir, que seront clos les engagements pour la Coupe créée par l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques et appelée Coupe des Alliés.

Cette Coupe se dispute par éliminatoires, suivant le règlement de la Coupe d'Angleterre ; elle est ouverte à tous les clubs amateurs appartenant à une des fédérations du C.F.I. Le tirage au sort des matches aura lieu au début de l'épreuve. La commission de l'U.S.F.S.A. se réunira le 24 pour le tirage au sort et elle invite tous les clubs engagés à y être représentés.

Le premier tour aura lieu le dimanche 29 novembre, le deuxième tour le 20 décembre, le troisième tour le 24 janvier. Les matches commenceront à 2 heures 15.

Les tours suivants seront fixés ultérieurement, suivant le nombre de clubs engagés.

Le droit d'engagement est fixé à 2 francs par équipe.

Qualification. — Tous les joueurs prenant part à la Coupe des Alliés doivent faire partie du club qu'ils représentent et être licenciés de leur fédération avant le 15 novembre pour le premier tour.

Un délai de qualification de quinze jours sera exigé pour les tours suivants.

Les clubs déjà engagés sont les suivants : Cercle Athlétique de Paris ; Légion Saint-Michel ; Club Athlétique de la Société Générale ; Association Sportive Française ; Football Club de Paris, et la liste n'est pas close. La participation d'une ou de plusieurs équipes belges est déjà assurée.

CYCLISME

Les Six Jours de New-York

La grande course annuelle des Six Jours, qui débutait le 14 de ce mois à Madison Square Garden, a pris fin samedi, à 10 heures du soir.

Rappelons que dix-huit équipes s'étaient présentées au départ : huit sont arrivées au poteau, et c'est l'équipe australienne Goulet-Grenda qui sort victorieuse de cette randonnée de 4.437 kilomètres, 786 mètres (2.758 milles et un tour).

C'est la première fois que les Australiens gagnent cette grande épreuve.

Nous notons cinq équipes américaines sur les huit arrivées au poteau. Dans les quatorze précédentes épreuves courues depuis 1896, date de la première course, les Américains étaient sortis neuf fois vainqueurs avec des équipes complètes et s'étaient adjugé trois autres victoires avec des coéquipiers étrangers.

Voici le classement :

1. GOULET-GRENDA (Australiens), 69 points.
2. Lawson-Drobach (Américains), 64 points.
3. Mac Namara-Moran (Australien-Américain), 53 points.
4. Egg-Verri (Suisse-Italien), 50 points.
5. Fogler-Hill (Américains), *ex æquo*, 50 points.
6. Cameron-Kaiser (Américains), 35 points.
7. Lawrence-Magni (Américains).
8. Clark-Hoot (Australien-Américain).

Les records précédents ont été battus de 11 kilomètres 427 mètres.

Avant abandonné : Parent-Cousseau, Sérès-Dupuy, Linart-Madonna, Wolrab-Ryan, Mitten-Anderson, Welthour-Halstead, Cavanagh-Piercey, Bedell Ferès, Kopsky-Hansen et Thomas-Henley.

Exercices de cyclisme militaire

Hier a eu lieu la sortie d'entraînement avec exercices en campagne comptant pour l'obtention du brevet de cycliste combattant délivré par l'Union Vélocipédique de France.

Partis à 8 h. 30 du Carrousel, au nombre de 75 et divisés en quatre sections, les cyclistes se sont rendus en forêt de Sénart, à Montgeron et à Lieusaint, où se sont déroulés les exercices prévus, consistant surtout en manœuvres de section et service en campagne, qui ont été exécutés d'une façon très satisfaisante.

Les résultats d'hier

FOOTBALL ASSOCIATION

Coupes nationales

Union Sportive et Amicale de Clichy (1) contre Association Sportive Française (1). — L'U.S.A. Clichy (1) bat l'A.S.F. (1) par 2 buts à 1.

Union Sportive et Amicale de Clichy (2) contre Association Sportive (2). — L'U.S.A. Clichy (2) bat l'A.S.F. (2) par 2 buts à 1.

Stade Français (2) bat Raincy Sports (2), forfait.

Paris Université Club (1) bat Club Sportif de Franconville (1) par 2 buts à 1.

Stade Athlétique de Pantin (1) bat Union Sportive Paris-Lyon-Méditerranée par 5 buts à 1.

Légion Saint-Michel (2) bat Paris Université Club (2) par 4 buts à 0.

Club Français (1) et C.A. du XIV^e font match nul : 1 but à 1.

Le Racing Club de France (1) et le Cercle Athlétique d'Enghien font match nul : 1 à 1.

Matches divers

C.A. Garennois (1) bat C.S. Neuilly (1) par 3 buts à 2.

Red Star J.A.O. (2) bat J. R. du XIV^e (mixte) par 5 buts à 0.

Red Star J.A.O. (réserve) bat Standard et C. (1^{re}) par 4 buts à 0.

Patronage Ollier (1) bat Saint-Louis de Vaugirard (1) par 5 buts à 0.

Gallia Club (3) bat E.S. Maisonnaise (1) par 6 buts à 1.

C.A.P. Paris (mixte) bat S. Club Français (mixte) par 5 buts à 0.

C.A. de Montrouge (1) bat C.S. de la Gare (1) par 5 buts à 0.

C. A. Rosaire (2) bat Patronage Ollier (2) par 3 buts à 1.

Société de Souls (1) bat Jeanne d'Arc Sports (1) par 3 buts à 1.

Sporting Club Amical Foyatier (mixte) bat Etoile Sportive Noisienne (mixte) par 3 buts à 2.

C.S. Bradrinne (1) bat C.A. Batignollais (1) par 7 buts à 3.

Football Etoile Club de Levallois (1) et Cercle Pédestre d'Asnières (1) font match nul (1 à 1).

Red Star J.A.O. (réserve) bat Standard Athlétique Club par 4 buts à 0.

S.A. de Bercy (1) bat Amical de Créteil par 3 buts à 1.

Union Sportive Courbevoisienne (3) bat Union Athlétique du Chantier par 10 buts à 0.

Red Star J.A.O. (3) bat Olympique (2) par 10 buts à 1.

Red Star J.A.O. (4) bat C.G. des Omnibus par 3 buts à 1.

Légion Saint-Michel (3) bat Club Athlétique de la Société Générale (4) par 6 buts à 0.

Etoile Sportive des Deux Lacs (1) bat U.S. d'Auteuil (1) par 2 buts à 1.

C.A. de Levallois (1) bat C.S. de l'Etoile Société (1) par 6 buts à 0.

FOOTBALL RUGBY

Racing Club de France (1) bat C.A. XIV^e (1) par 24 points à 0.

Stade Français (3) bat Racing Club de France (3) par 9 points (3 essais) à 3 points (1 essai). Match très disputé.

Au Stade Français, les équipes première et seconde ont joué une bonne partie d'entraînement.

EXCELSIOR rétribue selon la place qu'elles occupent les photographies d'actualité qui lui sont adressées immédiatement et sans aucun retard par ses lecteurs.

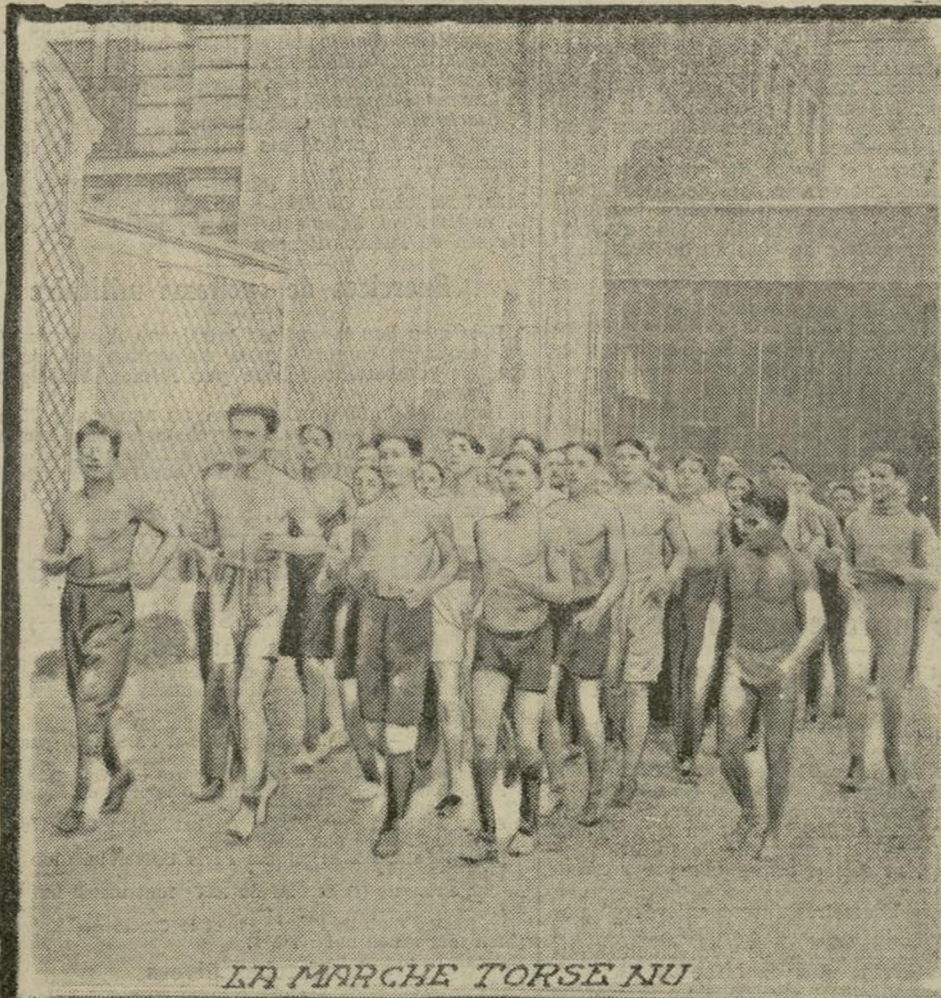
La Préparation des Futures Classes



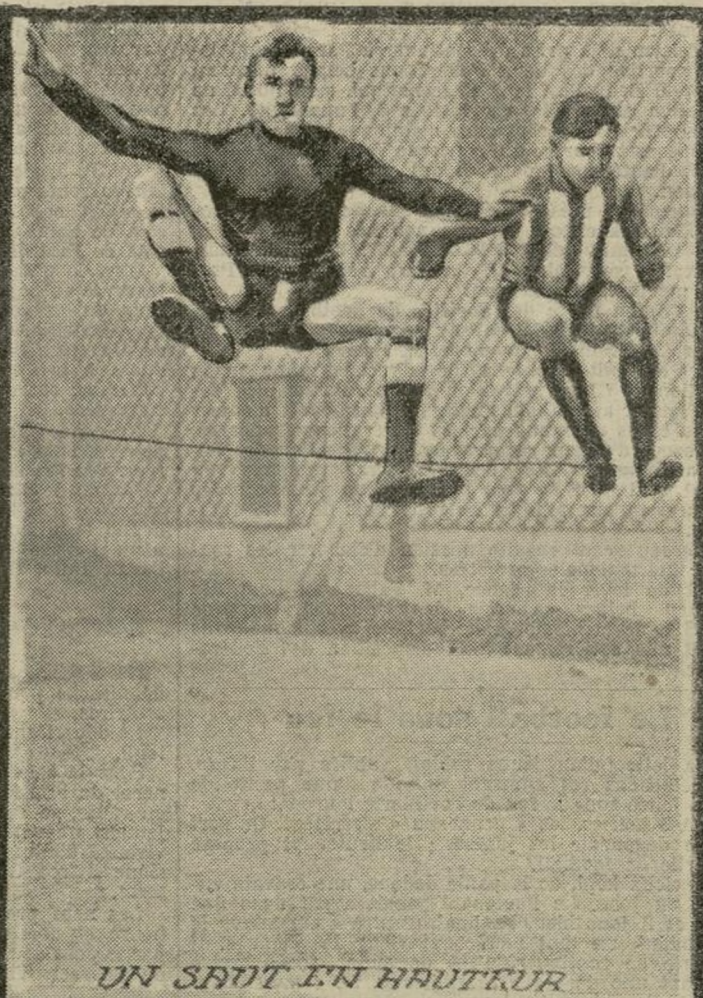
Hier a eu lieu la quatrième manifestation sportive et dominicale du Comité d'Education Physique sous les espèces d'une marche de Paris à Versailles.



L'U.S.F.S.A. a organisé hier matin une épreuve de marche sur 20 kilomètres. Les concurrents qui y ont pris part recevront un diplôme.



LA MARCHÉ TORSE NU



UN SAUT EN HAUTEUR



L'ESCRIME A LA BAÏONNETTE



POINTEZ!

Le Cercle Hoche, 22, rue Daru, vient d'accueillir gratuitement les jeunes gens du Comité d'Education Physique. Chaque dimanche, de neuf heures à midi, ces jeunes gens trouveront dans les maîtres Bougnol et Surget des dévoués qui leur apprendront l'escrime à la baïonnette, la canne et la boxe. Les premières leçons ont été données hier matin à de nombreux élèves.

Morts au champ d'honneur

Renseignements fournis par les familles

Le chef de bataillon **Pierre Bonnaffé**, commandant le 272^e d'infanterie, mort des suites de ses blessures à l'hôpital temporaire de Troyes ;

Les commandants : **Allart**, du 153^e d'infanterie, gendre de M. Noël de Villars, commissaire de la marine en retraite, frappé d'une balle en plein cœur ; **Charles de Buretel de Chassey**, du 23^e d'infanterie, tué à la tête de son bataillon ; Le capitaine commandant **Arsène Hippolyte-Etienne Vauthier**, du 11^e dragons, tué à l'ennemi le 9 octobre ;

Les capitaines : **Julien de l'Étoile**, du 20^e d'infanterie, tué le 27 août à Virton (Belgique) ; **Hennequin**, du 19^e bataillon de chasseurs à pied, tué à la bataille de la Marne ; **René Le Grand**, du 135^e d'infanterie, tué le 24 octobre près d'Ypres ; **Henri Guivarch**, attaché à l'état-major de la 126^e brigade, 63^e division, tué au pont de Le Port (Aisne) ; **Edouard Wirth**, du 272^e d'infanterie, tué le 10 septembre, près de Vitry-le-François ; **Etienne Dumas**, du 93^e régiment d'infanterie, blessé mortellement, le 8 septembre, à La Fère-Champenoise, le comte **Jean de Lestrang**, du 24^e régiment de dragons, tué à l'ennemi le 2 novembre ; **Poiz**, du 93^e régiment, frappé mortellement le 27 août ; **Lurin**, du 99^e d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur ; **Ch. Ernest Dupond**, du 2^e tirailleurs, mort le 27 septembre, dans la Marne, à l'âge de trente-deux ans ; **Paul de Clerck**, tombé à la tête de sa compagnie, le 3 septembre, dans la Meuse ; **Albert Roumaneu**, du 99^e de ligne, tué dans les combats des 24 et 27 septembre ; **Desvignes de Lajambertie**, du 32^e d'infanterie, blessé en Lorraine le 25 août, décédé le 27, à Nancy ; **Léonard Arthus**, du 3^e dragons, tombé au champ d'honneur, à Ypres, le 1^{er} novembre 1914 ; **Jean Massion**, du 48^e, blessé mortellement en Belgique ; **Louis Parmentier**, du 51^e, gendre du colonel Majorelle ; comte **Guy Conte-Roy de Puyfontaine**, capitaine commandant au 5^e dragons. Il avait épousé Mlle Balny d'Arvicourt ; **Armand Fraval de Coatparouet**, du 74^e territorial, tué en Belgique ; **Pierre Jordan**, breveté, du 4^e zouaves, élève au Grand Séminaire d'Issy ; **Heywang**, du 33^e d'artillerie, tué près d'Ypres ; **Emile Berger**, du 7^e colonial, tué d'une balle au front dans l'Argonne ;

Le lieutenant de vaisseau **Jean Cherdal**, tué le 24 octobre à Dixmude (Belgique), à la tête de ses fusiliers marins ;

Les lieutenants : **Henry Robida**, du 29^e chasseurs à pied, élève de l'Ecole des Beaux-Arts, tué à l'ennemi le 22 septembre, près de Senonville (Meuse). Il était l'un des fils du dessinateur bien connu Albert Robida. Un de ses frères est grièvement blessé ; un autre est au front ; **Eugène Morand**, du 360^e d'infanterie, tué à l'ennemi le 19 octobre ; **Maurice Pelloux**, du 8^e d'artillerie, officier d'état-major, blessé le 9 septembre à Nancy, décédé à Lyon le 2 octobre ; **J. Nalle**, du 140^e d'infanterie, tué le 29 août, à Bréhémont-Saint-Michel-sur-Meurthe (Vosges) ; **Hugues Saltard**, du 7^e hussards, tué le 6 novembre, à Ypres ; **Basil Mathis**, du 26^e d'infanterie, tué le 25 août à Anthelupt (Meurthe-et-Moselle) ; **René Dubuisson**, du 169^e d'infanterie, tué le 8 septembre à Buissoncourt (Meurthe-et-Moselle) ; **Gaston Forges**, du 9^e chasseurs à cheval, tué le 1^{er} septembre à Amel (Meuse) ; **Leblé** du 125^e d'infanterie, tué à Comnanter (Marne), le 10 septembre ; **Marcel Figaret**, du 292^e d'infanterie, sous-directeur de la Société Générale à Clermont-Ferrand, tué le 30 octobre, dans l'Aisne ; **François Delle**, docteur en droit, tué le 22 août à Châtelet (Belgique) ; **Léon Delarue**, du 5^e d'artillerie, décédé des suites de ses blessures, à l'amoullance de Bar-le-Duc, le 7 octobre ; **René Parizon**, du 4^e zouaves, tué d'une balle au front à la bataille de Craonne le 17 septembre ; le vicomte de **La Barre de Nanteuil Le Flô**, lieutenant de vaisseau, tombé glorieusement à Dixmude le 12 novembre ; **Paul Perez**, du 6^e chasseurs d'Afrique, tué à Bixchoote (Belgique), au début de novembre ; **Louis Munsch**, du 133^e d'infanterie, tombé le 20 septembre, mort à Saint-Dié le 26, à l'âge de trente-sept ans ; **Jean Martin**, agrégé de l'Université, du 22^e d'infanterie ;

Le docteur **Léon Giraud**, médecin-major de 1^{re} classe au 1^{er} zouaves, chevalier de la Légion d'honneur, tué héroïquement en accomplissant son devoir ;

Les sous-lieutenants : **Yves Badoureau**, élève de l'Ecole Polytechnique du 11^e d'artillerie, blessé à la bataille de la Somme le 26 septembre, décédé le 22 octobre ; **Henry Lemaitre**, du 30^e dragons, élève de l'Ecole de Saint-Cyr, tombé à Lestreim (Pas-de-Calais), le 12 octobre, à l'âge de vingt ans ; **Emile-Victor Rabioulle**, du 108^e de ligne, astronome à l'Observatoire d'Alger, tué glorieusement à la bataille de la Marne ; l'abbé **Louis-Octave Magien**, vicaire à Rougemont-le-Château (Haut-Rhin), blessé et mort à l'hôpital de Commercey, le 1^{er} novembre ; **Louis Carré**, instituteur, du 2^e zouaves, tombé dans la Somme le 27 septembre, à l'âge de vingt-cinq ans ;

L'abbé **J.-M. Heydon**, brigadier-fourrier au 28^e d'artillerie, tué à l'ennemi ; **Pierre Roger**, brigadier au 29^e dragons, tué à la bataille de Lens le 4 octobre, à l'âge de vingt et un ans ;

Louis Bousseau, du 3^e dragons, tué à Ypres le 6 novembre, à l'âge de vingt ans ; **Charles-Ernest Branchet**, engagé volontaire au 6^e bataillon de chasseurs à pied, à l'âge de dix-neuf ans, à l'hôpital Saint-Roch, à Nice ; **Noël Trouné**, membre de la corporation des publicistes chrétiens, tué dans la Meuse ; **P. Viard**, vicaire à Vizille, diocèse de Grenoble ; **Jean Pormisnoquer**, séminariste de Quimper, tué dans la Marne le 7 septembre ; **Paul Marchet**, maréchal des logis au 10^e dragons, tué dans une reconnaissance ; le sergent **Gabriel Bévillé**, du 136^e, tué à Blanzay, près d'Arras.

Bulletin de l'instruction publique. Livre d'or. 8^e page :

Tués à l'ennemi. — Enseignement secondaire. **Butterlin**, docteur-médecin du collège de Baume-les-Dames ; **Lemoigne**, ancien surveillant d'internat au lycée de Rouen ; **Palis**, répétiteur au collège de Sancerre ; **Passelaigue**, répétiteur de collège, délégué dans les fonctions de surveillant d'internat au lycée de Clermont ; **Miss**, sergent instructeur au lycée d'Aurillac ; **Brulé**, professeur de physique au lycée de Saint-Etienne ; **Giraud** (Léon-Bernardin), surveillant d'internat au lycée Janson-de-Sailly ; **Maurin** (Pierre), professeur de physique au collège de Sablé. Plus 461 instituteurs tués à l'ennemi et environ 180 professeurs et instituteurs blessés.

Une démarche des sénateurs de la Seine auprès de M. Briand

Les sénateurs de la Seine ont été reçus hier matin par le garde des Sceaux, qu'ils ont entretenu de diverses questions et notamment du moratorium et des échéances. M. Briand a promis de transmettre leurs vœux au gouvernement.

Le kaiser à Roulers

On écrit de Saint-Omer : « Des Allemands faits prisonniers dans la région d'Ypres ont été interrogés et ont avoué que l'empereur Guillaume passa, voici une dizaine de jours, quatre jours à Roulers. Une maison avait été aménagée pour lui à chaque extrémité de la ville. Le kaiser avait revêtu l'uniforme de sous-lieutenant de cavalerie et habitait tour à tour chacune de ces maisons. »

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

Les enfants de L.L. MM. le roi et la reine des Belges ont visité l'hôpital de la Croix Rouge d'Alton, à Londres, où se trouvent actuellement cinquante soldats belges blessés. Les jeunes princes et la princesse sont les hôtes du comte Curzon, à Hackwood Park (New-York Herald).

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. le comte de La Vinaza, ambassadeur d'Espagne en Italie, est nommé sénateur à vie, en remplacement du comte de Casa Valencia, récemment décédé.

— Le prince de Poggio Salsola-Ruspoli s'est rendu à Bordeaux pour y gérer l'ambassade jusqu'au retour prochain de M. Tittoni, qui est en ce moment à Rome.

— Le consul général de France à Jérusalem, M. Gueyraud, et le chancelier du consulat, M. du Potier, viennent d'arriver à Port-Saïd, ainsi que le vice-consul de France à Tyr et Saïda et le vice-consul à Marach (New-York Herald).

INFORMATIONS

— M. Sinyan, fils du député de Mâcon, engagé volontaire à l'âge de dix-huit ans, a été blessé en allant à l'assaut des tranchées allemandes.

— Le comte Louis de Blois qui vient d'être blessé à Dixmude, dans le régiment des fusiliers marins, parmi lesquels il a repris du service, est soigné actuellement à Calais, et ses blessures, reçues l'une à la tête, l'autre à la jambe, sont en bonne voie de guérison.

— Le général Chabaud est également en bonne voie de guérison de ses récentes blessures.

— M. Maurice Quentin, le sympathique conseiller municipal, a reçu quelques blessures à la jambe — heureusement sans gravité — dans l'accident du Métropolitain, vendredi. Son état est très satisfaisant.

— La Société de Secours aux Blessés Militaires a reçu de Mlle Ferret, infirmière major, par l'intermédiaire de l'agence des prisonniers de Berne, une lettre lui donnant des nouvelles de l'équipe d'infirmières de Noyon. Cette équipe est demeurée à son poste depuis l'occupation de la ville par les Allemands et y a continué sa mission de dévouement. Elle était composée de Mlles d'Armagnac, Delavault, Godfrey, Crespaillie et Vever, qui toutes sont en bonne santé.

— Le capitaine de réserve Dautel, du service d'état-major, vient d'entrer en convalescence.

Grièvement blessé à la bataille de la Marne, le 10 septembre, par l'éclat d'un obus à mélinite, qui tua près de lui le général Barbade, le colonel Hamon et six autres officiers, il est le seul survivant du groupe dans lequel il se trouvait au moment où le projectile éclata.

Le capitaine Dautel est membre de « la Plume et l'Épée » et trésorier général de la Caisse de retraite des officiers de réserve et de l'armée territoriale.

MARIAGES

— Le mariage de M. Miguel Gonçalves da Cunha, ingénieur-électricien, fils de M. A.-G. da Cunha et de Mme, née d'Argollo Ferrao, avec Mlle Hélène de Beaumont, fille de M. et Mme de Beaumont, a été célébré jeudi dernier, à l'église Saint-Honoré d'Eylau, dans la plus stricte intimité, en raison des circonstances actuelles.

NAISSANCES

— La vicomtesse Philippe de Las-Cazes, belle-fille du sénateur de la Lozère, femme de M. Philippe de Las-Cazes, avocat à la Cour d'appel de Paris et, depuis le début des hostilités, sergent à la frontière, a mis heureusement au monde, à Paris, une fille qui a reçu le prénom de Marguerite-Marie.

— Mme Raymond de Laporterie, née Le Deschault de Moredon, femme du lieutenant au 234^e d'infanterie, a donné le jour à un fils.

— Mme de Salins, femme du capitaine de frégate commandant le *Lavoisier*, est mère, à Lorient, d'une fille qui a été appelée Agnès.

— La comtesse Raymond de Padirac, née de Wogan, vient de mettre au monde un fils qui a reçu le prénom d'Henry.

— La comtesse Stanislas de Constenson a mis heureusement au monde, le 20 novembre, un fils, qui a reçu le nom d'Olivier.

— Mme Jarre, femme du lieutenant au 2^e d'artillerie lourde, adjoint au colonel Malessat, a donné le jour, à Nérès-les-Bains, à une fille qui a reçu le prénom de Geneviève.

— Mme Pierre Chapuis, née Laneyrie, dont le mari, lieutenant de réserve, est sous les drapeaux, a mis au monde un fils, qui a reçu le prénom de Jacques.

— Mme Yvan Oldéhop est mère, à Paris, d'une fille, qui a reçu le prénom de Simone.

— Mme Henri Coffin, femme du sergent au 39^e territorial, a mis au monde une fille, qui a reçu le prénom de Monique.

— Mme Charles Vouillemont, femme du banquier actuellement sur le front, a donné le jour à une fille qui a reçu les noms de Geneviève-Marie-France.

— Mme Perrette, née Huet, femme du lieutenant de vaisseau à bord du *Gaulois*, a mis au monde, à Dinan, une fille, Marguerite-Marie.

— Mme Marcel Ballerín, femme du chirurgien, actuellement médecin aide-major dans l'Est, est mère d'un fils qui a reçu le prénom de Jacques.

— Mme Jean Mars, femme du capitaine au 31^e d'artillerie, actuellement sur le front, a mis au monde, le 21 novembre, une fille et un fils, qui ont reçu les prénoms de Marie-Thérèse et André.

NECROLOGIE

— Le docteur Jules Vacon, sénateur, président du Conseil général de l'Allier, vient de mourir, succombant à une longue et douloureuse maladie.

De Mme Maurice Baron-Laronger, née de Ponton-Chibourg, décédée le 19 novembre, à Lamoges.

De M. Gustave Serres, officier de la Légion d'honneur, receveur principal des postes de la Seine, en retraite, président de l'Association toulousaine de Paris, décédé vendredi en son domicile, rue Beaurepaire, 4, à l'âge de soixante ans. Il laisse une veuve et trois enfants, dont le second, le graveur Raoul Serres, obtint le prix de Rome.

De Mme Poupardin du Rivage, mère du lieutenant récemment tué à l'ennemi, et fille de Paul-Albert, professeur au Collège de France et à l'Ecole Saint-Cyr.

De M. André Chabrier, décédé en son domicile, 14, rue Théodule-Ribot. M. André Chabrier était le fils d'Emmanuel Chabrier, l'illustre musicien français.

De M. Klopstein, âgé de soixante-dix ans, conseiller général de Cirey-sur-Vecouze, qui regardait par la fenêtre du château de Valet-Châtillon le combat qui rendit cette localité aux Français ; un Allemand, en fuyant, lui tira une balle en plein front et le tua net.

De Mlle Clotilde-Laure-Frédérique Peyrouton-Laffon de Ladébat, qui a succombé à l'âge de trente-trois ans. Elle était la fille du capitaine de frégate Gaston Peyrouton-Laffon de Ladébat, commandant le *Renard*, disparu avec son bâtiment dans le cyclone du golfe d'Aden, en 1885.

De M. Just de Saint-Seine, inspecteur principal de la Compagnie des chemins de fer P.-L.-M., à Marseille. Il était le fils du feu vicomte Maurice de Saint-Seine et de la vicomtesse, née Divonne.

De M. Octave Loiseau, ancien industriel et juge au tribunal de commerce d'Abbeville.

De Mme Robois-Borahers, veuve du ministre plénipotentiaire, et mère de M. Jacques de Buchère de l'Épinois, décédée le 16 novembre, à Mayenne.

De M. M.-C. Neubauer, décédé le 19 novembre.

Une cérémonie patriotique à Argenteuil

Hier dimanche, les conscrits d'Argenteuil de la classe 1915, inaugurant une patriotique tradition, se sont rendus au cimetière pour déposer une couronne sur la tombe des soldats morts dans les ambulances de la ville pendant les premiers mois de la guerre et une autre au monument élevé aux Argenteuillais morts au champ d'honneur.

Le cortège s'est formé à la mairie, à 2 h. 30. Venaient en tête les Sociétés locales, les médaillés de 1870-71, les vétérans des armées de terre et de mer avec drapeaux, le drapeau des conscrits porté par M. Bouffol, puis le président et les membres du bureau des conscrits ; M. Girardin, premier adjoint, représentant la municipalité ; M. Defresne, deuxième adjoint, président des médaillés de 1870-71 ; M. Carin, président des Vétérans ; les conscrits et une nombreuse société.

Au cimetière, M. Girardin, premier adjoint ; M. Defresne, président des médaillés ; M. Lefèvre, président des conscrits, prirent successivement la parole et en des discours patriotiques d'une inspiration élevée tirèrent des événements actuels une fière leçon de courage et d'espérance.

C'est la première fois que les conscrits se rendent sur la tombe de leurs aînés avant de partir pour le régiment. Cette noble initiative mérite d'être signalée.

Sur le champ de bataille

M. Boucherie, chef d'escadron, état-major du corps de cavalerie, grâce à ses brillantes qualités d'autorité et de décision, a assuré la défense de tout le convoi de la division fortement attaquée par des troupes de toutes armes, et a réussi à le sauver sans dommages sérieux.

M. de Cellery d'Allens, maréchal des logis du 10^e dragons, à la défense d'un village, le 9 octobre, sous le feu de l'ennemi, est allé relever un brigadier de chasseurs, blessé d'un boulet à la cuisse, et l'a conduit à l'abri de la mitraille.

Nous apprenons d'autre part que le lieutenant René Thorel, fondateur du Cercle National pour le Soldat de Paris, après avoir été blessé à la bataille de la Marne, a été promu capitaine sur le champ de bataille.

Communiqués

Pour les réfugiés. — Le Foyer Franco-Belge, 20, avenue de la Motte-Piquet, est entré en fonctions le 1^{er} novembre dernier. Il a reçu à la date de ce jour 791 réfugiés belges et français. Il fête aujourd'hui le 10.000^e repas servi par ses soins. Ses hôtes sont logés, les uns dans les chambres que des hôteliers ont aimablement mises à leur disposition, les autres chez des particuliers, d'autres encore dans deux dortoirs installés 5, rue du Colisée, dans l'immeuble de M. Rossel, et 4, rue Pierre-Nicolas (American Hotel n° 1).

La Ligue Sanitaire Française. — Le bureau de la Ligue Sanitaire Française a décidé de rédiger une affiche qui va être envoyée dans les 6.000 communes touchées par l'invasion allemande, et indiquant les plus urgents conseils d'hygiène pour éviter les épidémies.

Il sera en outre procédé à des distributions gratuites de produits antiseptiques, si la demande en est faite.

Les personnes qui voudront bien prêter leur concours à la Ligue Sanitaire Française, peuvent s'adresser au secrétariat général, 72, rue de Rome, à Paris, tous les jours, de 14 à 16 heures. Téléphone : Wagram 82-98.

Pour nos blessés. — La Croix Rouge Française nous charge de remercier les Parisiens en son nom, pour les offrandes qu'ils ont versées, dimanche dernier, aux quêteuses.

Le chiffre de la recette s'élève à la somme de quatre-vingt-seize mille francs.

RESTAURANT JOUANNE Aîné

Tripes à la mode de Caen
10, avenue de Clichy, EST OUVERT

LA MANUFACTURE DE FOURRURES

66, Boulevard de Sébastopol, 66, Paris
MAISON FRANÇAISE

Solde son stock avec rabais énormes. Grand choix de Skungs, Renards, Martres, Hermiones, Opossums, Astrakans, Loutre, etc. Réparations, transformations à prix coûtant. Catalogue franco. Ouvert le dimanche.

ASPIRINE

"Usines du Rhône"

Origine exclusivement Française.

L'ALBUM DE LA GUERRE

Les photographies d'« Excelsior » constituent la documentation la plus complète sur l'histoire de la guerre.

Nous rappelons à nos lecteurs que nous pouvons leur fournir tous les numéros d'Excelsior depuis le 15 août.

Cette collection comprend nos numéros spéciaux de Toulouse et de la Toussaint.

Chaque numéro est envoyé en France contre 0 fr. 10 et la collection du 15 août au 15 novembre inclus est expédiée contre un mandat-poste de 10 francs. Pour l'étranger, nous adresser 0 fr. 20 par numéro ou 20 francs pour la collection.

En conservant chaque jour Excelsior, tout le monde pourra ainsi s'assurer la documentation la plus complète sur l'histoire de la guerre.

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — G. Martv.

Le général Langle de Cary



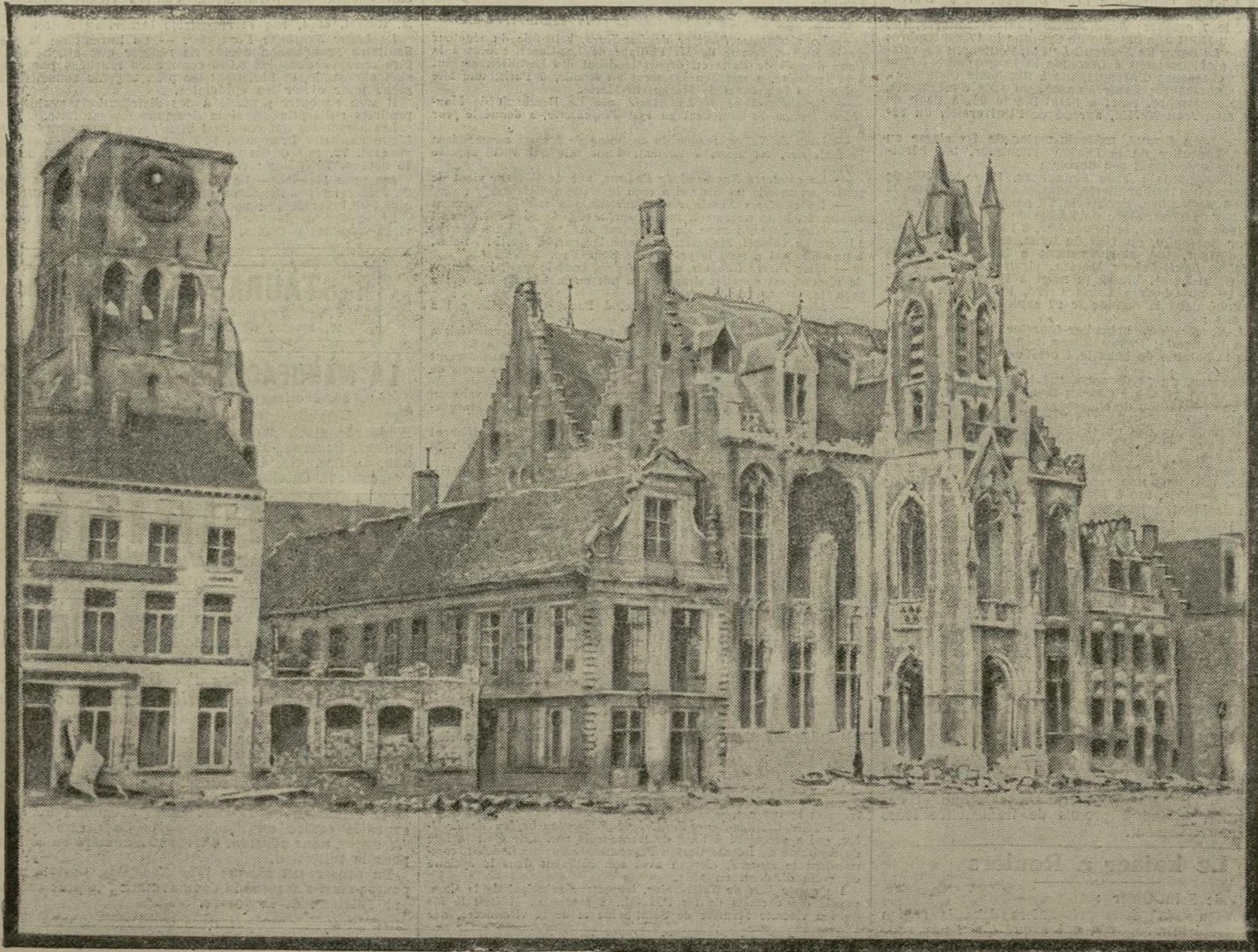
Un décret vient d'élever à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur le général Langle de Cary, commandant d'armée, pour avoir rendu les plus éminents services au pays.

Chez les enfants réfugiés français et belges



Une petite fête vient d'être organisée à la Garderie Didot-Bottin, placée sous la direction de Mme Camille de Sainte-Croix, dans une des salles de l'ancien séminaire, place Saint-Sulpice. A l'occasion de la fête de la reine Elisabeth, les enfants réfugiés français et belges ont reçu divers dons qui, tous, ont fait la joie de ces petites victimes de la guerre.

L'Hôtel de Ville de Dixmude



Parmi les monuments de Dixmude qui eurent le plus à souffrir du bombardement ennemi, il faut citer le palais de l'Hôtel de Ville. Plusieurs fois atteinte par les obus ennemis, la maison communale fut en partie détruite. L'intérieur n'est plus qu'un amas de ruines, et la façade actuelle ne rappelle plus que de très loin ce qu'était l'extérieur de l'édifice avant l'arrivée des Allemands.